



CHRISTINE ZOTTELE

Rentrez sans moi



Éditions QazaQ

CHRISTINE ZOTTELE

Rentrez sans moi

Éditions QazaQ

Éditions QazaQ

<http://www.qazaq.fr>

<http://lescosaquesdesfrontieres.com/>

contact : lecuratordecontes@gmail.com

<http://www.lecuratordecontes.fr/>

Twitter: @Le_Curator

Facebook:

<http://www.facebook.com/lescosaquesdesfrontieres>

Photo couverture : Philippe Marc

Mise en page couverture et texte : jan doets

ISBN : 978-94-92285-03-4

Tous droits réservés

© Christine Zottele & Éditions QazaQ

Christine Zottele

Née en 1959, Christine Zottele vit en Provence depuis une trentaine d'années. Après avoir enseigné la danse, elle est devenue cigale (sic !). Quand la bise fut venue... Elle enseigne le français dans un collège du Vaucluse et écrit surtout pendant les vacances. Un jour, elle écrira tous les jours.

Publications :

“Après Rimbaud, tu peux mourir”, nouvelle primée et éditée dans recueil collectif édité par CIL sud Presqu’île Confluence

“Mon cœur a battu”, nouvelle lauréate du concours de la nouvelle en mille mots, Fréjus, 2013

“Mes ombres”, nouvelle publiée sur Short edition

Textes divers sur mon blog <http://est-ce-en-ciel.blogspot.fr> et sur le site collectif <http://lescosquesdesfrontieres.com>

À la mémoire de Lise Bonnafous et de Nathalie Filippi et à tou(te)s les immolé(e)s du silence...

« *Oui, je dis ça, c'est vrai. Un jour j'écrirai tous les jours. En attendant, j'écris de petites choses. L'été 2013, j'ai rédigé ce petit roman parce que je ne parvenais pas à écrire la lettre de démission destinée à l'Education nationale. J'ai découvert grâce à Jan Doets qu'on pouvait tourner la page dans les deux sens. Je lui en suis reconnaissante, aussi pour ça. Il a fortement contribué à la construction définitive de ce récit, ce qui en facilite la lecture.* »

Merci Jan, pour ce cadeau.

Prologue

Une disparition inquiétante :
le mystère du parapluie et de
la machine à coudre...
[La Provence, le 15/11/13]

Une quinquagénaire a disparu lundi dernier aux environs de Cavaillon. Sa voiture a été retrouvée sur la nationale peu après la sortie d'autoroute de Cavaillon, au niveau du croisement avec la D2 en direction de Robion. Les portières n'étaient pas verrouillées et les clés de contact n'ont pas disparu. On n'a relevé aucune trace de violence. Dans le coffre, il y avait la présence mystérieuse d'une machine à coudre de marque Singer et d'un parapluie noir.

Claude Zuccoletto, enseignante apparemment sans problème, revenait du lycée d'Orange, où elle venait d'animer un atelier d'écriture. Elle revenait à son domicile dans la région

aixoise. L'an passé, elle avait publié un premier roman « Le Cri de l'araignée » qui avait été remarqué par la critique. C'est à ce titre qu'elle avait été sollicitée par les enseignants de lettres du lycée. Elle aurait été aperçue la dernière fois vers 17H30 aux abords du lycée par deux élèves. Sa disparition est préoccupante car selon certaines sources, l'enseignante serait parfois sujette à de brusques et brefs accès de confusion mentale altérant sa perception de la réalité.

De corpulence moyenne, Claude Zuccoletto mesure le temps qui passe et un mètre soixante neuf. Elle est vêtue d'un pantalon gris anthracite, d'un haut rose et d'une veste gris souris. Pour tout renseignement ou témoignage, prière de téléphoner au commissariat de Cavaillon

Brouillons et notes éparses

1 – Les allumettes

*Y'a des allumettes au fond de tes yeux
Des pianos à queue dans la boîte aux lettres
Des pots de yaourt dans la vinaigrette
Et des oubliettes au fond de la cour...*

Jacques Higelin, « Tête en l'air »

Perdre le nord et les pédales, ne plus avoir de volant, ne plus rien maîtriser - la courroie de distribution ne répond plus aux commandes - ne plus pouvoir conduire, se conduire, ça mène à où ? ne plus savoir où l'on va - ne plus aller... ne plus savoir répondre à Ça va ? non, ça ne va pas, ça ne va nulle part, ça ne va, ça ne veut rien dire, ça ne dit rien, ça se tait, bouche cousue de fil blanc, ça s'immole dans le silence peut-être, ça se sacrifie pour que d'autres aillent quelque part, pour que des voix parlent à des jeunes oreilles, bouche bée... Alors jouer avec les allumettes.

J'ai toujours aimé jouer avec les allumettes. Enfant, je me souviens de la boîte d'allumettes chez mes grands-parents. En fait, il y en avait deux, une neuve avec des allumettes au bout rouge pour le poêle à charbon ou la cuisinière et une autre avec des allumettes plus ou moins noires qui m'étaient réservées pour que j'apprenne à compter. J'ai su très vite faire des paquets de cinq, de dix, additionner ou soustraire les bâtonnets, de plus en plus rapidement. Mais je me suis lassée très vite également. Je voulais jouer avec les neuves, gratter le bout rouge sur le grattoir marron, sentir le souffre et voir

la flamme jaillir, grandir, devenir dangereuse pour le doigt, attendre le plus longtemps possible jusqu'à pouvoir saisir avec l'autre main le premier bout, se brûler quand même et lâcher prise.

J'ai toujours aimé jouer avec le feu mais pas au point de me consumer. Rivière, j'ai toujours su éteindre les départs de feux, pour pouvoir couler des jours heureux. Rivière tumultueuse, je peux être aussi destructrice que lui. Rivière polluée de déchets toxiques, je peux m'enflammer et là, eau et feu mêlés, nos dégâts peuvent être redoutables. Quand on me pollue au point de détruire toutes mes ressources, je dépéris et je finis par mourir sans bruit. Les pollueurs ? Comme si vous ne le saviez pas...

J'ai toujours aimé jouer avec les mots, les mots allumettes avec lesquels on forme des polygones qui disent quelque chose de notre feu intérieur. Comme dans ces jeux d'observation et de réflexion où il faut déplacer une seule allumette pour d'une figure en former une autre. Il suffirait donc d'une seule allumette pour que tout s'enflamme et disparaisse à jamais ou que tout change, la forme et le fond.

J'ai toujours aimé jouer avec la vie et la vie a toujours aimé me jouer. Je ne joue plus. La vie joue-t-elle ? Comment pourrais-je apprendre aux enfants à jouer avec les mots moi qui ne joue plus ? Comment pourrais-je leur apprendre à sourire avec la langue moi qui ne souris plus ? Aussi ridicule qu'un papillon se métamorphosant en chenille. La petite marchande d'allumettes est gelée et n'a plus d'allumette à vendre ni à craquer. Elle ne rêve plus. Elle ne meurt pas non plus. Pas encore.

2 – S'immoler

Je suis allée sur la vaste-toile-du-monde pour me renseigner *okazou* sur les différents procédés d'immolation par le feu. Les choses ne sont pas très claires. Apparemment, il vaut mieux éviter l'acétone. La méthode la plus efficace semble être de s'asperger d'essence ou d'un mélange d'hydrocarbure (se renseigner si gasoil fait l'affaire et quelle quantité).

Je m'arrose d'impuissance, je m'asperge de courage. Tu t'asperges dit la grande asperge. Elle s'asperge de parfum bon marché pour masquer l'odeur de la peur. Nous nous aspergerons d'essence et vous vous nous arroserez de votre cynisme, de votre mépris ou de votre indifférence. Ils se sont immolés afin que leur acte ne reste pas vain. Ils s'aspergent d'illusions.

Est-ce morbide de noter leur nom sur un carnet ? Ils ont offert leur vie en sacrifice pour une cause politique ou religieuse en choisissant de se suicider par le feu. Dans le monde, on a relevé de nombreux cas. Le cas historique de l'étudiant en histoire Ian Palach, le 19/01/1969, sur la place Venceslas à Prague, contre l'invasion russe. Les moines tibétains contre la Chine. Plus près, en Tunisie, le marchand de quatre- saisons Mohammed Bouazizi, le 17/12/2010, pour protester contre la confiscation de sa charrette et de sa balance. Il meurt deux semaines plus tard. Avec son sacrifice débute le Printemps arabe. Son sacrifice a-t-il été utile ? Le 13/03/2013, un autre Tunisien, un vendeur de cigarettes a choisi lui aussi de mourir ainsi sur la place publique pour crier son impuissance à vivre de rien. Mais il est vrai que Tchécoslovaques, Tibétains et

Tunisiens, c'est encore extrêmement loin de la France, et puis ce sont des extrémistes de l'extrême, c'est dans leur culture. Pourtant, la crise économique et le chômage persistant à persister, de plus en plus de Français désespèrent de ne pouvoir loger ou nourrir décemment leur famille. Sur la vaste-toile-du-monde, un site dénombre plus d'une trentaine d'immolations (ou tentatives d') par le feu pour les deux dernières années écoulées, les plus nombreux étant les chômeurs en fin de droit. Ils ne meurent pas tous immédiatement - le plus souvent ils succombent à leurs brûlures dans les jours qui suivent - mais pour eux tous l'expression « souffrir dans leur chair et dans leur sang » est loin d'être hyperbolique. Les préfectures concernées, quand elles communiquent sur les victimes, font à maintes reprises état de *problèmes de nature privée et familiaux*. Je ne juge pas les préfectures, mais je me demande si les préfets n'attisent pas la douleur des proches.

Les femmes et les enfants n'hésitent pas à recourir à cette forme de suicide public :

- aspergée d'essence, Josiane Nardi, 60 ans, devant la maison d'arrêt du Mans, le 20/10/2008 où son compagnon est incarcéré avant son expulsion en Arménie. Elle meurt le lendemain.
- aspergée d'essence, cette mère de six enfants, 38 ans, devant la mairie de Saint-Denis, faute de pouvoir loger décemment sa famille, le . Elle meurt le lendemain .
- aspergée d'essence, Lise Bonnafous, bien sûr, 44 ans, professeure de mathématiques, dans la cour de son lycée à Béziers, le 13/10/2011, devant ses élèves en criant : « C'est pour vous que je le fais ! ». Ce sont des élèves qui l'éteignent. Elle meurt le surlendemain. Cette drôle de phrase *Ce sont les élèves qui l'éteignent ...*

- aspergé d'essence, un collégien de seize ans à La Rochelle. Ses camarades parviennent à interrompre son geste. Il survit mais est-ce qu'il vit ?

Soudain surgit l'image de Virginia Woolf, les pierres qu'elle met dans ses poches, la rivière... Je préférerais *ne pas*. Ne périr ni par les flammes, ni par les eaux.

Je vis, je meurs ; je me brûle et me noie, dit Louise pour dire l'exact contraire de tous ces anéantissements. Moi aussi, je me brûle et me noie chaque jour. Mais pas par amour. Quand on voit son métier comme un sacerdoce, il y a peu de place pour la passion amoureuse. Et puis j'ai passé l'âge. Je doute surtout de vouloir donner une portée politique à mon acte. Un jour, un élève m'a dit pour me provoquer qu'il fallait être sacrément déséquilibré pour passer sa vie à l'école, pour passer du statut d'élève à celui de prof. Je l'ai félicité pour la profondeur de sa réflexion et je lui ai mis un mot dans le carnet. Preuve qu'il avait raison.

3 – Discours

La comédienne s'avance vers le pupitre, prend un temps assez long pour dévisager le public, pousse un long soupir et commence à lire. Sobrement.

Enfin, vous m'écoutez. Dans un silence religieux. Un de ces silences où tout communie, où tout communique, où tout comme Ulysse... j'espère faire un bon voyage. Il a fallu que je pousse un dernier souffle pour obtenir cette qualité de silence. Certes vous souffrez et je ne souffre plus. C'est ce qu'on dit, comme on dit Elle n'a pas souffert -qu'en sait-on quand le malade n'exprime plus rien ? Passons. D'où je suis, je ne sais pas si j'ai souffert et ce n'est pas ce qui importe. L'essentiel c'est que vous soyez là et que vous repartiez avec un peu moins de culpabilité pour certains et un peu plus de regrets ou de remords pour d'autres. Mais d'abord, laissez-moi répondre à vos questions.

Pourquoi ai-je choisi une comédienne pour porter ma voix plutôt que l'un d'entre vous ? Parce que. Ai-je envie de dire - et d'où je suis j'ai tous les droits - plus sérieusement, parce que je déteste le pathos et que vos sanglots m'insupportaient de mon vivant ; j'ai exigé une comédienne professionnelle pour être parfaitement audible et avoir le ton juste. C'est tout. Je ne vous demande pas de vérifier si vos portables sont éteints, je sais que vous l'avez fait. Je vois que la plupart d'entre vous portez des vêtements ou accessoires blancs, orange et noirs, comme je l'avais demandé. Agathe, peux-tu passer un kleenex à Jules ? Jules, cesse de renifler et mouche-toi une bonne fois pour toutes, d'un coup sec,

qu'on n'en parle plus.

Pourquoi toute cette mise en scène ? Je vous retourne la question du pourquoi ? Pourquoi êtes-vous là, mes élèves ? Pour gagner une demi-journée de liberté au lieu d'aller en cours ? Je ris de vos mines tristes et incrédules, je vois même que ça gamberge dans vos mignonnes petites têtes : pourquoi a-t-elle fait cela ? Quelles sont les causes et les conséquences (programme de quatrième - vous voyez que certaines notions sont acquises) de ce passage à l'acte ? Quel est le type de ce discours ? Est-ce un pamphlet ou un éloge funèbre ? Non ce n'est pas au mort de dire du bien de lui. Quant au pamphlet - ne vous agitez pas sur vos sièges monsieur le Recteur, madame la Principale, messieurs mesdames représentant les syndicats de parents - je n'ai pas la plume de Voltaire, c'est la faute à Rousseau... Mais c'est un autre sujet et je ne suis pas là pour régler mes comptes, d'ailleurs je ne suis pas là, je ne suis plus, *être* et je ne peuvent plus coexister et se conjuguer au présent. Alors qu'est-ce que c'est que ce discours ?

Disons que c'est une lettre (communication différée donc) qui voudrait nommer le vivant de la défunte. La défunte a vécu, est vivante au moment où elle vous écrit, et même si elle est loin d'être Chateaubriand et plutôt près de rien - pour paraphraser Hugo, mais vous aurez sans aucun doute reconnu la citation - elle a toujours vécu une plume dans la tête. Jusqu'au bout. J'en viens à l'essentiel de mon message et je conclus - pour la plupart d'entre vous il est si difficile de se concentrer plus de deux minutes d'affilée - car je vois que vous fatiguez.

Alors à ceux qui culpabilisent de n'avoir pas vu ce qui

allait se passer, dites-vous bien que j'en suis très fière, que j'aurai au moins réussi ça, tenir en laisse mes émotions négatives devant ceux et celles que j'aimais. Avec le beau masque du sourire. Vous n'êtes en aucun cas responsables de mon passage à l'acte. Vous m'avez fait tellement de bien par votre simple présence, cet été, pendant les vacances ou les weekends. Vous m'avez fait sentir vivante, vraiment. Merci. Souriez et pleurez en même temps. Je vous aime. Je n'ai pas encore eu le temps de voir comment ça se passait ici, comment les choses se présentaient, mais s'il y quelque chose et si c'est possible, j'essaierai de venir gentiment vous hanter. Si vous ne ressentez pas ma présence, n'en déduisez pas pour autant qu'il n'y a rien après. C'est peut-être simplement que je ne suis pas douée. Bon, j'arrête de dire des bêtises mais surtout, croyez bien que j'ai fait ce que j'ai fait de mon plein gré. Partez tranquilles. Je vous aime. Aux autres, aux prisonniers du système, aux garants du système, aux silencieux et aux bavards du système, vous avez été pour moi une longue maladie dont je ne suis pas sortie vivante. Je vous en ai voulu énormément, j'ai été très en colère, et paradoxalement ça m'a permis de tenir le coup et de résister jusqu'au moment où ça n'a plus été possible. J'espère que vous prendrez un peu votre part de responsabilité. C'est faux, je n'ai plus d'espoir... je n'est plus... être

4 – Prof en miettes

Hier, j'essayais d'écrire un discours à prononcer après ma mort. Je me rends compte encore une fois que je commençais par la fin. Il me faut donc reprendre du début. Rédiger une sorte d'autobiographie testamentaire. Deux problèmes se posent. Comment trouver unité et cohérence dans le récit quand on est une prof en miettes ? Que transmettre et à qui quand on a le sentiment d'avoir échoué à transmettre des connaissances à des élèves ? Je compile ici des fragments qui une fois rassemblés donneront peut-être une idée de la prof que j'étais. Peut-être formeront-ils un livre, mais j'en doute.

TZR

Se répandre ou se jeter dans la Seine. La Seine n'est pas tout près - même avec les trois petites heures de TGV, j'aurai le temps de changer d'avis. Se répandre donc. S'apitoyer. Encore une fois. Quand ce serait la fois de trop, la dernière, on pourrait envisager autre chose. Tout ça pour ? Pour la lecture de cette phrase sans erreur : *Vous n'avez pas obtenu satisfaction à votre demande de mutation.* Ça signifie TZR encore l'an prochain. Ça ne veut plus rien dire. Titulaire d'une Zone de Remplacement. Titulaire d'une Zone de Regret éternel. Titubante Zonarde de Relativité. Parce que bien sûr, il faut relativiser. Ce n'est pas si grave. Non, il y a toujours pire. Non, ce n'est pas si grave, mais ça use. Ça use les souliers et les roues de ma voiture. Ça use ma faculté d'émerveillement mon énergie (même les larmes tarissent). Ça use surtout l'envie de continuer à enseigner. Peut-être le moment de faire autre chose.

Rater sa vie avec un certain art n'est pas donné à tout le monde. Je n'aurai fait que du petit reportage. (et ne sais pourquoi me vient à ce moment à l'esprit Mallarmé, *aboli bibelot d'inanité sonore*) (ou plutôt si le sais) (pas parce qu'il a été professeur d'anglais, ni même pour sa poésie ou ses textes critiques, mais à cause de son nom) mal armée je suis pour affronter une nouvelle fois une nouvelle mission pour on ne sait combien de temps, et un autre encore avec des élèves qui mériteraient mieux que ma tête renfrognée et fatiguée... mais assez se répandre, plutôt se jeter dans la Durance. Des mots, tout ça. Seuls les mots coulent encore.

« Arrêtez de vous plaindre, me dit un jour un chef d'établissement. C'est vous qui avez choisi ce statut ! » Je le regarde éberluée. « Oui, continue-t-il, il suffit de cocher sur la demande de mutation *tout poste dans l'académie* et vous obtenez un poste fixe sans problème. Seulement il ne faut pas faire la difficile ! » Sur le coup, je n'ai pas su quoi lui répondre. Parce qu'en partie, il avait raison. Au début, on est TZR parce qu'on le demande. Pour voir un peu avant de se poser... Et on en voit du changement. Quand le remplacement ne se passe pas bien, on est content qu'il ne dure que quinze jours ou trois semaines. En revanche, quand on démarre bien l'année avec une classe, c'est difficile de les laisser en plan... J'ai fait douze fois une demande de mutation pour un poste fixe, en misant - il s'agit vraiment de miser comme dans les jeux de hasard et d'argent - sur des vœux commune plus proches de mon domicile. Je n'ai réussi qu'à rester TZR. Pas assez de points d'ancienneté, pas de conjoint auprès de qui se rapprocher, pas d'enfants qui rapportent des bonifications familiales (Jules compte pour du beurre)... De plus, avec les réformes des

dernières années, les stagiaires des concours sont lâchés dans l'arène quinze heures la première année. Les pauvres occupent des postes appelés moyens de blocs provisoires jusqu'alors plutôt occupés par les TZR. Bref, TZR, c'est un statut pas *Très Zarbi Rigolo*, comme m'avait dit un élève après m'être présentée à la classe pour la première fois.

Lettre de démission

Claude Zuccoletto

Venelles, le 24/07/2013

Professeur certifiée,

Rattachée administrativement au collège Jean Giono

Madame,

J'ai le regret de vous informer que je ne ferai bientôt plus partie de votre vivier de poissons-clowns à la prochaine rentrée. Vous n'aurez pas de mal à me remplacer (pendant que vous y êtes, changez l'eau de l'aquarium, elle est vraiment sale, on manque d'air). Je vous adresse cette lettre personnellement car vous avez réussi à cristalliser en votre petite personne toute l'aigreur et toute la haine que je ne savais pas avoir en moi. Le gentil petit soldat obéissant est devenue une tueuse redoutable. Et j'ai l'honneur de vous annoncer que vous serez la première victime d'une longue série. Vous allez dire que vous ne faites que votre travail, mais n'avez-vous jamais pensé que votre travail c'était d'empêcher de faire le nôtre correctement ? Ainsi quand j'apprends le jour de la prérentrée que vous me placez sur trois établissements - limitrophes il est vrai, quelle générosité - et ce pour une mission de trois mois, peut-on s'attendre à une progression pédagogique réfléchie et

pertinente ? Certes, ce n'est pas de votre fait si j'ai trois niveaux - dont deux classes de quatrième, le niveau préféré de la plupart d'entre nous - mais c'est bien vous qui demandez à la principale d'un des trois collèges de me rajouter une heure de service quand vous vous apercevez que je suis en sous-service d'une demi-heure (sic) - n'ayant pas droit à l'heure de décharge puisque n'ayant pas de poste fixe ! On vous appelle gestionnaire, il est vrai, et vous gérez au mieux le personnel comme l'argent qui n'est pas le vôtre. C'est bien vous également qui me voyant inoccupée au mois de juin me placez sur un collège dans une zone sensible de Marseille. Ce n'est pas la première fois que vous me faites ça ! Comme je tremble avec mes semblables, quand je vois en fin d'année l'épuisette au bout de votre main plonger au fond de l'aquarium à la recherche d'un poisson-clown disponible ! Quand les arrêtés de prolongation s'arrêtent, quand les pauvres professeurs en mi-temps thérapeutique doivent reprendre au mois de juin un plein temps avec des classes qu'ils ne connaissent pas. Quant au bien-fondé pédagogique de cette pratique... L'âge de l'insouciance est passé depuis longtemps ; aux mois de mai juin, c'est avec la peur au ventre que je vais affronter ces classes qui ont déjà bouffé du prof avant moi ... Il y a deux ans, pour me punir probablement d'un arrêt maladie suspect - avant les vacances de printemps - vous souvient-il de m'avoir envoyée au collège « Le petit prince » ? *Ils avaient déjà poussé à la démission un jeune professeur stagiaire au premier trimestre, et une TZR à l'abandon de poste, leur record avait été avec une vacataire qui avait travaillé une heure avec eux...* Alors quand ils m'ont vue arriver... Les petits princes ont bien changé : ils n'ont pas besoin qu'on leur

fasse un dessin de mouton vivant. Pour eux un bon prof est un prof mort sous leurs coups. Non, je n'exagère pas. Vous le savez mais vous continuez chaque année - ça va même de mal en pis - à m'envoyer vos arrêtés sadiques. C'en est fini. J'ai un tel vide en moi que pour éviter de tomber dedans il me faut le combler chaque jour avec de la nourriture. Résultat : j'ai grossi de douze kilos ! Je suis une viande de choix pour ces adorables petits princes... Ça aussi, je vous le dois. Alors vos arrêtés vont me servir de combustibles. Vous ne m'aimez pas mais vous me haïrez bientôt.

Je passerai dans votre bureau à la rentrée pour régler les derniers détails. Je vous apporterai un cadeau de non anniversaire. Faites-vous belle et n'oubliez pas les allumettes pour souffler les bougies. Je me charge de l'essence.

Non cordialement.

Claude Zuccoletto

Lettre d'adieu, non datée

Ed,

J'ai bien réfléchi. Je t'écris pour te dire que je te quitte. Je ne t'aime plus. Je ne regrette rien de ces douze années avec toi ; elles ont été pleines de rebondissements. Il y a eu des hauts et des bas mais tu m'as maltraitée ces derniers temps. Tout ce qui me faisait sourire auparavant m'ennuie désormais. Je ne supporte plus que tu me dises ce que je dois faire et où le faire. Au dernier moment toujours ! Tu n'as cessé de m'infantiliser, de me faire la morale, de me réduire à un pion sur un échiquier dans

un jeu dont je ne connaissais pas les règles.

Tu vas dire que j'exagère, que je suis irresponsable, que je ne pense pas aux enfants. Tu te trompes, c'est justement parce que je pense aux enfants que je te quitte. Je n'ai ni certitude ni vérité à leur transmettre, que des doutes qui s'accumulent. Je ne suis pas sûre d'être dans le vrai en agissant ainsi - la vérité n'est pas au fond du puits car il n'y ni vérité, ni puits, juste le fond... et je l'ai atteint sur les genoux... comment veux-tu que je rebondisse ? Je suis épuisée, cassée, sans ressort, sauf celui de m'éloigner de toi avant qu'il ne soit trop tard.

Je crois que tu es dangereuse, Ed, pour tous ceux que tu fais travailler mais aussi pour les enfants. Tel Cronos, tu te nourris de tes propres fils et filles. Mais je ne vais pas attendre la rentrée pour savoir à quelle sauce tu me mangeras. D'ailleurs toi aussi tu vieillis. Et mal. L'un d'entre eux finira pas t'anéantir. Entre temps combien en auras-tu fait souffrir ? Le pire, c'est que le monde est aveugle. N'est-ce pas un signe de démence de vouloir quitter celui ou celle qui vous nourrit, vous protège et vous offre tant de vacances ? Tu passes encore pour une bonne institution qui assure la sécurité, le gîte et le couvert à ses fonctionnaires. On me traite de folle de vouloir démissionner. C'est moi la méchante dans l'histoire ! Le pire, c'est que ce n'est même pas sûr que tu m'autorises à le faire ! (Je sais que si dans les quatre mois tu ne m'as pas écrit c'est que ma démission n'est pas acceptée !) Alors, voilà, je te quitte - tu pourras sortir tes grands mots « abandon de poste » (quel poste ? je ne sais toujours pas dans quel collège j'exercerai... tu m'as toujours traitée comme un bouche-trou bien pratique pour remplacer au pied levé ceux qui n'en peuvent mais) « radiation », ça ne me fait plus peur... C'est faux ! Je

suis terrorisée par cette liberté recouvrée mais au moins je revis.

Je ne te souhaite pas de bonnes vacances, Ed, à moins que tu ne préfères que je t'appelle Nat, désolée, mais moi je compte bien en profiter.

Adieu.

Claude Zuccoletto

La classe

Mes élèves sont des personnes à part entière mais la classe (qui devrait être la somme de toutes ces personnes) est un monstre à plusieurs têtes (entre 25 et 30) que je passe mon temps à couper à l'aide d'une épée à la lame émoussée. Je crois que le malentendu vient du *vous*. L'adresse à la deuxième personne collective surtout quand elle est émise de manière autoritaire, pour un rappel au silence par exemple, est perçue par le monstre médusé comme une agression. Ce sont les *fortes têtes* qui vont d'abord à l'assaut. Les autres suivent plus mollement. Adoptent des stratégies plus fourbes en attaquant par derrière par exemple. Le monstre rugit. Je frappe. Une tête roule sous mon bureau. Une autre tente de me happer de sa longue langue bifide. Je tranche. Celle-ci émet un sifflement terrible en se détachant du reste du corps. La première tête a déjà repoussé... Combat titanesque interminable alors que je n'ai que le *syndrome du sauveur*, pas celui du héros mythique. Parfois le monstre est décapité. Curieusement lorsque la forte tête se présente au conseil de discipline, elle

redevient une vraie personne, mais il est souvent déjà trop tard.

J'exagère, je sais. Notre métier ce n'est pas que couper des têtes qui repoussent tout le temps. J'ai découvert des têtes aussi belles que bien faites, des têtes blondes, rousses ou brunes, de fortes têtes se révélant désemparées en tête à tête (avec la porte de la classe grande ouverte), des têtes de mule et des têtes dures dans lesquelles on ne peut rien faire entrer avant d'en avoir assoupli le cuir, des têtes réduites à des masques qui ne laissent rien filtrer de ce qui s'agit à l'intérieur, des têtes à claque et des têtes à cuire... Combien de têtes sont passées devant la mienne ? (faire ce chapitre sur les chiffres) J'ai souvent rencontré de belles personnes parmi les élèves. Il m'est arrivé parfois aussi de rencontrer de belles classes, des classes monstrueusement belles. Cette année, j'ai eu la chance d'en avoir deux sur les quatre : une sixième et une quatrième. La sixième a gagné un concours de poésie : le prix a été cette traversée vers l'île de Port-cros, une journée merveilleuse... Mon remplacement avec eux s'est arrêté fin mars. Ils ont écrit et lu un poème le dernier jour. J'ai dû abandonner la meilleure classe de 4^e de toute ma carrière au mois de juin ! (Imaginez ma tête et les têtes incrédules du professeur que je remplaçais, du principal, des élèves quand on a appris la nouvelle à la fin du mois de mai). La dernière séquence portait sur la poésie. Pendant qu'ils écrivaient, j'ai écrit un texte pour eux. C'est aussi pour cela que je démissionne maintenant, je veux terminer sur quelque chose de beau.

*On n'a omis personne surtout pas Naomi de plume et de langue vives
Les mots, Léa les a souvent trouvés pour expliquer ou consoler*

À côté, pour toi, Anthony glousse « en ton igloo » entonne-t-il

Adrien ne dit rien mais il n'en pense pas moins

Avec Loïc, y a un hic, que dis-je, un hic ! c'est un roc ! c'est un pic !

C'est une péninsule ! Vous vous souviendrez de la tirade du nez de Cyrano

Et de son amour pour Roxane... Nous, nous avons Océane qui,

En racontant le suicide de Javert, nous a fait devenir verts, oui,

Tout comme Titouan, si éloquent, mais pas toujours tout ouïe
Pour le beau texte de Marie « All is Vanity »... de la vanité, Lélia,

N'en a pas une once mais des plaisirs éphémères elle les lie à la vie si brève

Comme les symboles dans ces tableaux qui pour elle n'ont plus de secret

Quant à Laurie, elle s'est découvert un don pour la poésie, l'or y a trouvé

Tout comme Thomas (qui l'eût cru ?) applaudi pour son poème arc-en-ciel

Benjamin a tutoyé Hugo et lui a demandé de ne plus écrire de poèmes dans son tombeau

Notre Hugo bien vivant a déclamé courageusement l'une des stances du Cid

Vous êtes jeunes, il est vrai ; mais aux âmes bien nées

La valeur n'attend point le nombre des années. De Corneille vous retiendrez

J'espère quelques vers (qu'il me pardonne de l'avoir paraphrasé...)

À côté d'Hugo est assis en fin d'année Benjamin, qui force le respect

*Et tente de communiquer avec Morgan de lui séparé
Cependant, ce dernier ne se prive pas de parler et de se retourner*

On demande aussi souvent à Clément de se taire mais on se souvient de son portrait par objet interposé.

*Quelqu'un en revanche ne dit mot et se tient sage, c'est Jérémy,
Qui reste pour moi un mystère...*

Anna, qui maîtrise de mieux en mieux le français, emploie des mots très recherchés

*Julia et son sourire blond garde toujours un calme olympien
Ce qui n'est pas le cas de Charlotte qui a apporté la boîte joliment décorée*

Pour mes mots déplacés en bonbons transformés (chut ! c'est notre secret)

Charlotte, toujours une des premières à vouloir les poèmes réciter...

Marlène a souvent besoin de se faire expliquer et surtout d'être rassurée

*Et celle qui conjugue le mieux le verbe clarer au passé simple,
c'est bien sûr Clara*

Elle éclaira toute l'année de son rire clair la salle 202

De Gwladys, je retiens sa belle calligraphie sur le papier à lettres aux motifs orné

Et son goût pour le siècle de la marquise de Sévigné : vous rappelez-vous les lettres

À sa chère fille envoyées à Grignan ?

Les garçons, j'espère que vous me pardonnerez mes petites piques acérées

Les filles dans la classe sont d'un niveau si élevé ! mais c'était pour vous éléver plus haut

Et d'ailleurs Benjamin, tu as fait de tels progrès, je garderai en mémoire ton poème

Ce moment important où tu te retrouves face à toi-même...

J'ai gardé pour la fin celles qui n'ont cessé de se surpasser et de susciter mon admiration

Je veux bien sûr parler de Fiona, d'Elsa et d'Ève, mes remarquables élèves,

Qui excellent en outre à aider les uns et les autres, à toujours les encourager à s'élever

Jusqu'à tutoyer les nuages...

Merci à tous pour cette très belle année, et j'espère que, comme Rimbaud, vous irez loin, bien loin, non comme des bohémiens, mais par la Nature et par le monde, curieux de tout des autres et des mots, heureux surtout...

Mais si un jour vous êtes malheureux, écrivez, écrivez, les fleurs d'encre jamais ne se fanent...

2001-2002

Cette année-là fut la plongée dans le grand bain. Je ne savais pas encore bien nager mais l'eau me portait. C'était l'année de l'obtention du CAPES, l'année de stage - à l'époque six heures dans un établissement, une seule classe en charge et une journée à l'IUFM d'Avignon, une année mouvementée et riche en événements.

À commencer par le 11 septembre, c'était un mardi... Ce jour-là, comme tout le monde, je me souviens encore de l'endroit exact où je passais en voiture au moment où j'ai entendu la nouvelle à la radio. Je revenais du lycée du Val de Durance où je venais de faire cours à ma classe de seconde, nous venions de travailler sur une nouvelle de Vercors. Cette année-là, les classes de seconde avaient encore six heures de français, dont deux heures de module en demi-groupes pour la remédiation aux difficultés que j'avais transformées en atelier d'écriture.

Correction d'un devoir, à minuit moins le quart. Coup d'œil consterné devant la pile de copies restantes, je soupire et me remets courageusement à la lecture de la copie d'Eddy. Syntaxe approximative, orthographe parfois phonétique, ponctuation défaillante : je biffe, je rature en rouge et en colère, quand soudain je tombe sur cette phrase fulgurante et limpide : « *Il nomme le vivant des textes* ». Un premier réflexe de professeur normé et normatif me fait écrire dans la marge *m.d. (mal dit)* mais non, au contraire, c'est bien dit. Eddy a vu plus que la personnification de l'œuvre de Balzac ou que l'emploi métonymique du livre pour l'écrivain (pour cette oraison funèbre de Balzac prononcée par Hugo) ; il a vu qu'une fois l'écrivain mort, le texte continue à vivre. Il l'a vu et l'a écrit. À sa manière. Et rien de plus à ajouter. Cette seule phrase illumine ma soirée, danse dans ma tête et me met du baume au cœur pour la correction des autres copies. Merci Eddy. Il faut que tu gardes cela, Eddy, que tu améliores ta syntaxe, mais que tu gardes cet art du raccourci, cette langue acérée qui va à l'essentiel.

Je me souviens d'Eddy qui ne s'appelle Eddy que dans ma mémoire... Je me souviens qu'il travaillait au Macdo le weekend et qu'il était l'un des meilleurs copains de... comment s'appelait-il ? l'un des meilleurs copains du dealer de la classe - deux années de suite j'ai eu des dealers dans mes classes, je dois les attirer - et cette année-là, j'ai vraiment goûté l'enseignement dans un lycée au point de demander chaque année un poste en lycée, n'importe quel lycée... Mais jamais plus, malgré mes demandes répétées et ma bi-admissibilité à l'agrégation, je n'ai exercé en lycée (merci très chère

gestionnaire). Je me souviens aussi de Charlotte -elle m'avait offert le mémoire relié de ses textes- et de Romain qui jonglait avec des balles de toutes les couleurs et des mots aussi malgré sa dyslexie dépistée tardivement ; il avait fait de la figuration dans « Un hussard sur le toit » et arrivait toujours en retard aux cours à cause de sa copine - il voulait prendre l'option « arts du cirque ».

On pense qu'à notre époque, il est facile de retrouver la trace des gens. Surtout les jeunes gens. Mais apparemment ces élèves sont des personnes qui évitent les réseaux. J'ai seulement retrouvé la trace de Romain. Il a réalisé son rêve : un petit film de lui est visible sur le site du Centre National des Arts du Cirque. Il évolue sur une double corde de tissus comme personne. Il s'élève dans les airs aisément mais c'est pour mieux jouer avec l'idée de la chute. Il ne tombe pas, il saute dans le vide, le tissu le rattrape, devient nacelle, puis tremplin sur lequel il s'appuie pour rebondir, il remonte à bout de bras ; il écarte la double corde de tissus, s'y engouffre adoptant quelques secondes la position de l'homme de Vitruve, puis s'enroule de nouveau dans le tissu, le corps à l'horizontale perpendiculairement au tissu, la chute à nouveau, stoppée net, contrôlée, et plusieurs fois de suite jusqu'au sol atteint fatalement. Fascinée, je suivais l'évolution du jeune homme. En lisant son profil, j'apprends qu'il soutient le Phare (Projet Humaniste Alternatif pour une République Éco-citoyenne); ça cadre avec l'image que j'ai gardée de l'adolescent.

Nicolas a-t-il réussi à devenir footballeur ? Aucune trace de lui. De Kévin, dealer-auteur de chansons, malheureux en amour, aucune trace non plus. J'ai gardé le contact avec quelques élèves au cours de ces années, le plus

souvent, avec de bons élèves, le plus souvent des filles. Ils m'écrivent une ou deux années. J'ai revu par hasard certains d'entre eux. Et puis il y en a que je rencontre régulièrement, Léa, Maxime, Valentin et Julie par exemple.

Si ce n'est toi...

Le silence était si dense qu'on aurait pu y enfoncer un couteau pour en découper un morceau. Un peu comme un brouillard. Sauf que je voyais leurs lèvres s'ouvrir, et former des mots inaudibles. Certes j'avais l'ouïe beaucoup moins performante que quelques années en arrière mais je ne pouvais croire à une surdité totale aussi soudaine. D'ailleurs, certains élèves avaient du mal à réprimer un sourire. La veille, ils avaient été si bruyants et si odieux que j'en avais perdu mon sang froid. La rage m'avait aveuglée et rendue bégue. Je ne parvenais plus à contrôler la hauteur et le débit de ma parole. J'avais donné une punition collective : recopier le règlement intérieur sans erreur. C'était leur tour de me punir : ils avaient décidé de faire la grève de la parole, dès l'appel. Je décidai de jouer leur jeu et inscrivis au tableau : « Belle initiative que la vôtre ! Je me plierai comme vous à la loi du silence. *Si nous avons deux yeux, deux oreilles et une seule bouche, c'est que nous devons bien plus regarder, écouter que parler.* Commentez en une trentaine de lignes cette phrase attribuée à Héraclite. Vous développerez au moins trois arguments à l'aide d'exemples précis et personnels de votre choix. Soignez l'orthographe et la présentation. Exercice noté. Copies ramassées à la fin du cours. C'est à ce moment-là que j'entendis le bruit de quelque chose en fer qui tombait dans la cour. Je me retournai brusquement. Marvin avait son sourire narquois. « C'est toi ? » lui demandai-je. Il fit

signe que oui, le sourire toujours aux lèvres. Je lui montrai la porte. Il sortit en faisant le geste de trancher la gorge, la mienne sans aucun doute. Je remplis rapidement un imprimé d'exclusion et demandai au délégué de l'apporter à la vie scolaire. Je pointai de nouveau le tableau du doigt et la classe se mit au travail, dans un silence lourd de menace. Le principal ne prit même pas la peine de frapper. Il fit irruption dans la classe et me prit directement à partie : « Vous êtes incapable de faire cours, vous avez noté un élève absent alors qu'il était à l'infirmerie et j'ai dû m'excuser auprès de ses parents pour les avoir inquiétés pour rien. Vous excluez un élève sans même prendre le temps d'entendre ce qu'il a fait, sans chercher d'explication à son geste. Une chaise jetée du troisième étage ! Imaginez qu'un élève de sixième passe à ce moment-là ! Vous ne vous rendez même pas compte du danger que vous représentez pour vos élèves. Tout le monde sait que vous êtes malade et sous traitement. Vous n'êtes pas en état de travailler.

- Mais...mais... je ne... je vais très bien... je ne vous perm...

- Vous ne me quoi, madame ? Écoutez-vous, vous êtes incapable de faire une phrase sans bafouiller. Rangez vos affaires et venez dans mon bureau. Un surveillant va s'occuper de la classe. Contrairement à vos plaintes, ils me paraissent plutôt calmes d'ailleurs.

- *Car vous ne m'épargnez guère, vous, vos bergers et vos chiens,* réussis-je à articuler sans bafouiller.

*Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte et puis la mange
Sans autre forme de procès.*

... c'est donc ton frère

Il a réussi à entrer au collège on ne sait comment - pourtant le système vigie-pirate a été renforcé encore d'un cran - terreur des terroristes mais même pas peur des parents d'élèves - si vraiment un terroriste voulait terroriser un pays il suffirait qu'il soit parent... Il parvient à la salle des profs au moment où la sonnerie stridente de la fin des cours de la matinée retentit. Il demande à parler à Madame Zuccoletto. Comme il n'a pas l'air calme, on lui dit qu'elle n'est pas là et que de toute façon, il n'a rien à faire ici, qu'il doit attendre à la loge... L'homme repart vers la cour de récréation et apostrophe une élève - sa fille, qui l'a alerté par téléphone - qui pointe le doigt en direction d'une salle de cours. L'homme joue des coudes pour se frayer un passage dans la masse des adolescents qui afflue en sens inverse. Il arrive dans ma salle, rougeaud, essoufflé et furieux. Je lui demande qui il est et la raison de son irruption soudaine dans ma classe. Il referme la porte, s'avance menaçant vers mon bureau et me lance : « Ne commencez pas à employer de grands mots et à prendre vos grands airs ! Je ne suis pas un de vos élèves ! Je connais vos méthodes de bourge raciste ! Je suis le père de Fathia et vous venez encore une fois de lui interdire d'aller aux toilettes.

- Bonjour Monsieur, asseyez-vous, je vous en prie, dis-je le plus calmement possible. Ça tombe bien, je voulais vous voir justement. J'attendais la réunion de parents mais comme vous n'avez pas pu venir...

- Pas besoin de m'asseoir, et ces réunions c'est de la merde ! Comme toi, salope de raciste ! Pourquoi tu es toujours après ma fille ?

- D'abord, il faudrait vous calmer et me suivre dans un lieu plus approprié pour discuter !
- Non, c'est très bien ici, c'est moi qui donne les ordres... » dit-il en contournant le bureau et en s'approchant si près de moi que je vois les vaisseaux éclatés dans ses yeux aveuglés par la rage.
- Comme vous voulez, mais sachez que Fathia et son groupe de copines ont coutume d'arriver régulièrement en retard en cours, de demander ensuite un billet pour l'infirmerie ou la permission d'aller aux toilettes, tout cela parce qu'elles ne veulent pas travailler.
- Vous l'accusez sans preuve ! Vous êtes une raciste, elle me l'a dit ! Si elle a besoin d'aller aux toilettes il faut la laisser y aller !
- Elle avait cours avec moi après la récréation, elle avait donc tout le temps nécessaire de prendre ses précautions avant d'assister à mon cours ! D'autant plus qu'elle avait cinq bonnes minutes de retard. Je lui ai donc refusé la permission tout comme à sa camarade. Elle a commencé à m'insulter, ça a dégénéré et je l'ai exclue du cours. Voilà la vérité : il ne s'agit pas d'un acte raciste... »

Il ne sait pas que sa fille est à la tête d'une bande de voyoutes qui terrorisent les élèves les plus jeunes ou les plus fragiles en n'hésitant pas à recourir à la violence physique. Il est difficile de les sanctionner sans preuve. Or les victimes ne parlent pas sous peine de représailles. Les chiens féroces ne font pas des chats craignant l'eau chaude. Et lorsqu'on voit le père... Il ne m'écoute pas, il n'écoute que sa rage, marche de long en large, en proie à la plus vive agitation puis soudain me gifle avec une telle force que je tombe sur le sol. Il sort au moment où le CPE averti de l'irruption d'un parent dans ma salle

entre pour me porter secours. Plus de peur que de mal - comme si la peur n'était pas un mal ! Après la peur, c'est l'humiliation de croiser des groupes d'élèves dans les couloirs qui sourient en chuchotant - tout se sait / se déforme très vite - et surtout la bande de copines de Fathia qui à l'aide de gestes sans équivoque me font savoir que mes jours sont comptés. Les explications, les sanctions - exclusion immédiate de trois jours de Fathia - puis le vote des collègues pour le droit de retrait - tout cela et le regard plein de reproche du principal qui sous-entend : « Décidément, avec vous, je n'ai que des ennuis en perspective ! »

Je me suis échappée de la salle des profs avant que le collègue syndiqué ne m'entreprene sur les démarches à suivre ou sur une stratégie de défense. Je me suis enfermée dans les toilettes et j'ai laissé couler les larmes. La Llorona cherche ses enfants morts. Après avoir examiné dans le miroir la marque laissée sur la joue, mes yeux rougis et constaté ma défaite sur tout le visage, je me suis giflée l'autre joue pour rétablir un équilibre au niveau des rouges. Je me suis copieusement tancée d'avoir été aussi lâche, d'être aussi nulle. Je méritais ce qu'il venait de m'arriver. Je n'avais pas su intéresser Fathia et ses copines pour qu'elles aient envie d'arriver à l'heure aux cours et sitôt en classe ne pas vouloir en sortir. Quelqu'un a frappé à la porte et m'a demandé si j'allais bien. Bien sûr, ai-je répondu, tout va bien dans le meilleur des mondes.

5 – Personnes et personnages

Forte tête

J'ai d'abord eu Madame Zuccoletto en 5^e mais pas toute l'année. La prof qu'elle remplaçait est revenue après avoir eu son bébé. On l'aimait bien parce qu'elle nous faisait souvent rigoler. Je me rappelle que le seul livre que j'ai lu en entier c'était *L'île du crâne* qu'elle nous avait fait acheter en début d'année. Ça me fait de la peine ce qui lui est arrivé même si je lui ai mis la misère dans ses cours. J'aimais pas trop écrire et elle nous faisait beaucoup écrire. C'est le seul truc que je lui reprochais. J'essayais de participer avec elle. En fait, j'avais remarqué qu'elle prenait toujours le temps de répondre aux questions. Alors je lui en posais beaucoup, comme ça on écrivait moins. C'est une des seules qui croyait en moi à l'époque. Je me souviens aussi du prof d'anglais de cette année-là, il disait que j'étais une forte tête et une graine de délinquant -j'avais cherché le mot dans le dictionnaire- et je l'employais à chaque fois que je le pouvais.

Je l'ai eu en 3^e aussi, Madame Zuccoletto. On était toute une classe de délinquants, sauf quelques filles. Mais on n'était pas nombreux, on a fini l'année à 15. En fait, la plupart des élèves de la classe avaient un niveau faible, mais quand même il y en a quelques-uns qui sont allés au lycée. J'étais le plus agité de la classe et j'avoue que j'ai été pénible. Pas qu'avec les profs. Léa disait même que j'étais méchant avec elle. Léa, je lui ai jamais dit, mais j'étais amoureux d'elle. Je la vois toujours, c'est une de mes meilleures copines. C'est Léa qui avait organisé l'après-midi avec Max et madame Zuccoletto. Quand

même c'est moche ce qui lui est arrivé.

Je la trouvais gentille. Mais elle pouvait *tacler* aussi. Je me souviens qu'à l'époque j'écrivais déjà plus trop alors ça servait à rien que j'apporte mes affaires de cours. Moi, ce que je voulais, c'était sortir du collège pour commencer un apprentissage en mécanique dans un garage. Elle, elle n'avait pas le même discours que les autres profs et puis on ne la connaissait pas. Elle nous avait expliqué qu'elle remplaçait le prof dont le nom était inscrit sur notre emploi du temps jusqu'à nouvel ordre. En fait, on savait tous que Ramirez ne reviendrait pas de sitôt, vu que son AVC il l'avait eu devant nous, l'an passé - c'est même nous qui avions appelé les secours, preuve qu'on n'est pas si *racaille* que ça -bref, on se disait qu'on aurait la bouche-trou toute l'année. Ce qui était bizarre, c'est qu'elle était pas toute jeune, comme les remplaçants d'habitude. On la testait donc. On essayait de voir si ses actes concordaient avec ses paroles. Elle disait par exemple qu'elle n'aimait pas mettre des colles parce qu'elle trouvait idiot de rajouter des heures de présence au collège à des élèves qui n'aimaient pas le collège, que ça ne les aiderait pas à l'aimer davantage, ni même à comprendre leurs bêtises étant donné leur ressentiment. Alors on poussait un peu les limites des limites. On discutait entre nous de moins en moins discrètement. J'ai un jour poussé le bouchon un peu loin en insultant Gwendolyne et Mme Zuccoletto l'a entendu. Elle m'a fixé en demandant : « Pardon ? Ai-je bien entendu « sale pute » ?

- Non mais c'est pas à vous que je m'adressais madame, lui ai-je répondu en souriant. Jamais je n'aurai osé.

- Si ce n'est pas moi, ça va alors, c'est ça que tu te dis ? Et si on demandait à la jeune fille que tu as traitée ainsi, ce qu'elle en pense ?
- Mais c'est Gwendolyne, Madame, tout le monde sait que c'est une sale p...imbêche, elle ne prête jamais ses affaires.
- Si je suis ton raisonnement, on est une sale pimbêche - *pimbêche* étant synonyme de *pute*, c'est ça Christophe ? - parce qu'elle ne prête pas son effaceur... *pimbêche* signifie donc également « fourmi non prêteuse», correct ?
- Madame, nous, on dit pas les choses avec le même sens que vous... J'ai dit ça comme j'aurais dit « vieille peau », c'est pareil...
- Bon, crois-tu que tous les mots aient le même sens ? que tous les mots se valent ? Et toi Gwendolyne, tu penses la même chose ?
- Non, mais ce n'est pas grave madame, laissez tomber...
- Si, c'est grave. Comment voulez-vous que nous nous comprenions si nous ne donnons pas le même sens aux mots ? C'est la source de grands malentendus, comme les quiproquos qu'on a étudiés dans la pièce de Molière ! Christophe, j'écris les termes que tu as employés au tableau et tu m'expliques ce qu'ils signifient... alors « sale » , « pute »...
- Madame, ça se fait pas... »

La classe était tout ouïe et le cours a passé à toute vitesse. Non seulement, elle ne m'a pas sanctionné mais elle m'a fait aussi comprendre l'importance d'adapter son langage en fonction de la personne à qui l'on

s'adresse ; en me traitant en adulte, et avec ses questions, elle m'a fait aussi mesurer l'importance de la précision du vocabulaire. Je ne dis pas que je me suis transformé en intello du jour au lendemain, mais je me suis tenu tranquille le reste de l'année et j'ai participé à l'oral. J'ai appris des trucs avec elle, sur la langue et sur l'humain aussi. Ce que je raconte, c'est un tout petit exemple. Il y en a plein d'autres. Je l'appelais « Gentille Killeuse ». Pourquoi me posez-vous toutes ces questions ? Il lui est arrivé quelque chose ?

[nom ?]

Je ne crois pas à la rumeur. Comme quoi elle aurait été happée par la vaste-toile-du-monde et tout ça. Valentin y croit, lui, et Maxime n'est pas loin d'y croire. Mais moi je n'y crois pas. C'est n'importe quoi, c'est de la science-fiction ou du merveilleux. Je suis rationnelle, moi. Je ne crois pas au suicide, non plus. Je me souviens d'un cours en 3^e justement où on avait parlé de cette prof qui s'est immolée dans la cour du lycée. Madame Zuccoletto avait choqué beaucoup d'élèves parce qu'elle avait laissé entendre que cette prof était désespérée mais aussi irresponsable. Valentin avait dit : « Madame, ce n'est pas bien ce que vous faites. Il faut respecter les morts ! - Ah oui ? Et les vivants ? qu'elle avait dit en élevant la voix, Il ne faut pas les respecter ? Vous avez pensé aux élèves qui ont assisté à ça ? » Valentin s'était tu. Elle aimait trop la vie pour se suicider et cette histoire d'incarnation sur le net, c'est un canular. Mais je me rappelle aussi une autre fois où elle a dit exactement le contraire. Que souvent les gens qui se suicident, c'est parce qu'ils

aiment trop la vie. Et que lorsqu'on est trop diminué pour jouir de la vie comme il conviendrait, quand on n'a plus la vie à laquelle on a tous le droit, alors on peut choisir de mettre un terme à ce qu'on appelle encore sa vie, faute de terme plus approprié, on est libre au moins de choisir cette issue. Elle était souvent contradictoire et ça déstabilisait beaucoup d'élèves.

C'était une prof qui a été là pour moi quand ça n'allait pas bien. Mes parents étaient en plein divorce et je le vivais très mal. Cette année de troisième, je faisais n'importe quoi. Je ne travaillais plus et mes résultats étaient en chute libre. Même en français. Elle ne m'a rien laissé passer mais elle ne m'a pas laissé tomber non plus. Elle a su trouver le dosage entre les encouragements et les coups de pied au derrière. C'est un peu grâce à elle que je suis dans une section littéraire. Sans elle pour me soutenir, j'aurai pu ne pas être au lycée. En juin dernier, elle m'a aidé à préparer l'oral du bac français. Sur le coup, ça ne m'a pas frappé, mais je me rappelle qu'elle s'est attardée un peu trop longtemps sur la phrase de Pascal : *Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie*. Je regrette maintenant de ne pas avoir vu qu'elle allait mal. La dernière fois que je l'ai vue, c'était au mois de septembre, avec Maxime et Valentin. On est allés déjeuner à Aix et elle nous a parlé de démission. Elle supportait plus d'être baladée d'un endroit à l'autre. Elle se sentait inutile. Elle nous a demandé ce que nous en pensions. Maxime a dit que c'était grâce à elle qu'il ne s'était pas suicidé l'année de son redoublement. Il a dit que si elle n'avait pas été là, il serait passé à l'acte. Nous lui avons tous dit qu'elle nous avait fait grandir. Elle a souri tristement - j'ai eu le sentiment que ce n'est pas ce qu'elle voulait entendre - et elle a demandé : Grandir ?

C'est quoi grandir ? Prendre conscience qu'on ne réalisera pas forcément ses rêves d'enfant ? Et puis comme on se taisait, elle s'est reprise : Pardon, je dis n'importe quoi ! Bien sûr qu'on peut réaliser ses rêves. Tenez, je viens de retrouver un ancien élève. Il s'élève dans le ciel sur une échelle de tissu, comme dans le conte du haricot magique... il joue avec la pesanteur et l'apesanteur. Il tombe dans les bras du tissu, se livre à une fougueuse étreinte, s'enroule dans les draps, s'échappe, tombe quelques mètres plus bas, le tissu le rattrape sans cesse. C'était un élève dyslexique mais dans les airs il écrit un texte sans erreur. Elle a encore ajouté les yeux brillants : Vous vous souvenez de l'étymologie commune de *texte* et de *textile* ? Valentin commençait à rire : Madame, vous n'êtes plus notre prof ! Vous ne pouvez pas nous empêcher de nous remplir la tête avec ce genre de trucs inutiles... Je me suis énervée après lui. Il ne changerait jamais, lui. Elle s'est mise à nous poser des questions sur nos projets, notre avenir et puis on s'est quittés. On a promis de lui donner des nouvelles. C'était début septembre.

L'amant

Je suis l'amant. L'amant idéal. Toujours disponible jamais pénible. Son amant de poche. Quand il faisait trop froid, qu'elle avait besoin d'un peu de chaleur, d'un peu de fièvre, j'essayais de lui en donner. Je la faisais rire. Entre nous il n'a jamais été question d'amour. Le nom ou le verbe n'ont jamais été prononcés en tout cas. On faisait très attention. Ça n'empêche pas les sentiments. De mon côté en tout cas. On ne parlait jamais de son métier, elle me l'avait formellement interdit. Mais des

personnes oui. Des gosses et des adultes. Les deux. Je ne suis pas un grand parleur mais un bon entendeur, salut ! Ça ne vous fait pas rire ? Et bien vous voyez, elle, elle aurait au moins souri. Juste pour me faire plaisir. Parce que j'adorais la voir sourire et que je la voyais de moins en moins sourire. Qu'est-ce que je vous disais ? Ah oui que je l'écoutais parler plus que moi je ne parlais... Et bien, je servais un peu à ça aussi. Elle n'aimait pas spécialement étaler tous ces problèmes et n'était pas du genre bavarde - elle parlait suffisamment en cours - mais avec moi elle se laissait aller à rêver tout haut. Elle rêvait de fonder une *maison de retrait*, c'est son expression. Un lieu de vie pour elle et ses amis vieillissants. Une sorte de maison autogérée où chacun puisse avoir à la fois son indépendance et se sentir utile à la communauté. Elle me disait que j'avais toute ma place en tant que médecin et amant de poche. Elle voulait bien me prêter à son amie Agathe. On visitait souvent des maisons avec elle, en faisant croire qu'on était mariés.

C'était le bon temps. C'était avant qu'elle commence à se déprécier et à ne plus sourire. Du jour au lendemain, elle a refusé nos étreintes, disant que ce n'était plus de son âge. Qu'elle avait trop grossi, qu'elle me dégoûtait mais que j'étais trop gentil pour lui avouer. Ce qui était faux. Oui elle avait pris un peu de poids depuis qu'elle s'était arrêté de fumer, mais bon, moi ça ne me dérangeait pas, bien au contraire... Non le problème était plus profond. Et comme je suis cabochard, je lui ai dit que je ne voyais pas l'intérêt de se voir encore si bagatelle il n'y avait plus... Puisque notre relation était fondée là-dessus. Elle m'a caressé la joue tendrement, m'a souri et a dit que j'avais tout à fait raison. C'était en avril dernier. Je ne

l'ai plus jamais revue.

6 – La disparue de Cavaillon s'est-elle immolée ?

[La Provence, le 23/10/2013]

Toujours aucune trace de Claude Zuccoletto, la quinquagénaire disparue le 17/10 (voir notre édition du 19/10) et dont on avait retrouvé la voiture vide à la sortie de Cavaillon. L'enseignante qui venait d'animer un atelier d'écriture au lycée d'Orange n'a donné aucune nouvelle à ses proches. Les lycéens qui ont passé l'après-midi avec elle l'avaient trouvée plutôt « bien dans sa peau et drôle ». Coïncidence ? Ils avaient travaillé sur le thème du silence. Enlèvement, séquestration, crime crapuleux, disparition volontaire, suicide ? Les enquêteurs jugent la disparition inquiétante mais ne privilégient ni n'écartent aucun scénario. Le fils de la disparue ne croit pas du tout à une disparition volontaire. « Elle fantasmait sur cette idée depuis longtemps, mais elle l'avait sublimée dans ses écrits, ses nouvelles ou ses pièces de théâtre. Elle ne serait jamais partie sans me laisser de nouvelles, d'une manière ou d'une autre. Je ne crois pas non plus au suicide. C'est vrai que parfois elle déprimait.

Les remplacements en fin d'année la terrorisaient ; elle aurait dû avoir un poste fixe depuis longtemps...

Mais elle avait de grandes réserves d'énergie qu'elle était prête à partager avec ses nouveaux élèves à chaque rentrée. Et depuis la publication de son roman, avec les rencontres et les ateliers d'écriture, elle revivait... Je suis persuadé qu'il lui est arrivé quelque chose de grave !» (propos recueillis hier auprès de Jules Léonard, ingénieur en informatique)

D'autre part, interrogés par les enquêteurs, certains de ses élèves ont signalé un nouveau blog « l'immolée-du-silence » dont l'auteure serait leur enseignante.

L'un d'entre eux est même persuadé qu'elle a disparu dans la machine.

L'hypothèse semble farfelue et loufoque, il n'en demeure pas moins réel cependant que les billets publiés sur ce blog offrent de curieuses coïncidences avec les faits et les témoignages concernant la disparue. La brigade de recherche informatique n'a pour l'instant pas réussi à trouver l'origine et l'auteur de ce site mais les enquêteurs creusent cette piste.

Weblog l-immolee-du-silence.fr/1-5

J- 15 (passage à l'acte dans 15 jours)

Réfugiée dans le silence, je choisis de faire entendre ma voix ici. Et uniquement ici. En attendant le bidon d'essence, l'allumette, la rivière ou le pain. Quinze billets quotidiens. Il y avait trop de bruit (tous ces *je* qui crient leur première personne) trop de fureur également (tous ces *je* à qui l'on ne dit jamais *tu*), trop de trop et pas/plus assez de fièvre, pour continuer ainsi. Libérée de mon corps, je marche beaucoup mieux. La tête haute, les épaules dégagées, le buste droit, une démarche de danseuse. Je me souviens d'un professeur de danse qui nous disait que lorsqu'on marchait dans la rue, on devait voir qu'on était des danseuses à notre seul port de tête. Et bien ici, c'est la même sensation de légèreté en même temps que l'affirmation de mon identité.

La machine m'a avalée morte. Elle me renaît. Longtemps mon ennemie, la machine m'a accueillie. Elle m'a fait visiter la-vaste-toile-du-monde, m'a fait faire de réelles rencontres avec de vraies premières personnes. Elle remet de l'ordre dans mon désordre, ma confusion mentale, comme ils disent. C'est une sorte de troisième personne narrateur de mon personnage.

Vous me trouvez irresponsable ? Vous préférez me voir brûler dans la cour d'un collège ? Celui où je ne mettrai plus les pieds ? Au mieux, j'aurai le droit à quelques minutes au journal télévisé, une minute de silence dans tous les collèges entre deux fous-rires, une grande marche blanche avec lâcher de ballons - dans l'éventualité où, je préfèrerais une marche et des ballons rouges ! et puis après tout ce bruit, silence radio, silence

pesant et gêné des autorités, silence sépulcral de l'oubli... Ce silence assourdissant - on devrait dire « aveuglant » parce que c'est un silence qui rend aveugles ceux qui ne veulent rien voir...

Silence si difficile à obtenir en classe, silence associé par nos élèves au sommeil ou à la mort, à l'ennui ou à l'âge adulte, tous ces termes étant plus ou moins synonymes. La pollution la plus grande de notre époque après celle de l'air qu'on respire est celle du bruit. J'imagine sans mal un prof populaire auprès de ses élèves arriver en cours et dès la porte ouverte, allumer son micro et commencer à la manière d'un humoriste de *stand up* :

- Mesdemoiselles, messieurs de la 3eB, faites du bruit pour accueillir votre prof de français préféré, le seul l'unique... moi-même ! (Applaudissements, sifflets, tapements de pieds) Merci ! Asseyez-vous ! Qui doit slamer la tirade de Rodrigue aujourd'hui ?
- C'est moi, monsieur, mais Clément n'est pas là pour faire la beatbox...
- Pas de souci, aujourd'hui atelier d'écriture sur un vieux groupe de ma jeunesse, les Clash ! (sifflements et cris pas tous enthousiastes)

Si le silence autour d'eux les angoisse, ce n'est rien auprès du silence intérieur - un vide abyssal - d'où la difficulté pour certains d'entre eux à lire. Ils ne parviennent pas à meubler ce vide silencieux avec les images que devraient susciter le texte lu. Les mots ne trouvent aucun écho et ne font résonner aucune émotion. Tandis que les sons - de la musique en particulier - masquent plus facilement ce grand vide. La lecture réconcilie quelques-uns d'entre eux avec le silence. Ils

s'autorisent à adopter la vision du monde reflétée par l'écriture d'un autre pour y superposer la leur, l'approfondir dans une réflexion libre et audacieuse. Je ne veux pas transformer cet espace en tribune de professeure aigrie et déçue par douze ans d'enseignement dans des conditions de plus en plus précaires. Alors si lent soit le chemin, s'il lance un espoir, scie lance - qu'importe l'arme pour le faire entendre, je demande le silence, je fais vœu de silence, j'en ai besoin pour mieux m'entendre, silence on tourne... la page.

J - 14 (14 jours avant passage à l'acte)

Je suis en rémission. En douze ans, la machine m'a rendu malade sans que je m'en rende compte. Il faut dire que c'est bien calculé, ces congés : ils durent juste le temps de se retaper, se refaire une santé comme on dit, mais c'est faux, on est toujours malade ! Seulement comme on sort de la partie visible de la machine, on croit qu'on est hors d'atteinte de son rayon d'action. Or le rayonnement de la machine est très performant. Le verbe *rayonner* ne devrait s'appliquer qu'au soleil et aux professeurs. Pour ma part, j'ai toujours été très bien notée en rayonnement. Pourtant mes rayons sont très pâles - apparemment ça fait briller tout le monde que je rayonne ou pas... Bizarrement, je ne me mets jamais en arrêt maladie - *se mettre en arrêt maladie* comme si on avait le choix d'être malade, comme si on avait le choix entre *se mettre en mal/se donner du mal* pour intéresser des élèves, satisfaire la hiérarchie en même temps que son petit ego, ou *se mettre en arrêt/ s'arrêter* parce qu'on ne tourne plus, on ne fonctionne plus alors pour ce qui

est d'avancer - ce qui me vaut une belle note en assiduité. J'emploie le présent alors qu'il faudrait le passé accompli avec lequel il faut bien composer.

Seul le présent se conjugue à présent. Je n'ai plus besoin des autres temps verbaux. Il y pourtant ce compte à rebours, comme une épée de Damoclès, mais c'est un futur si proche. Je passe à l'acte mais je ne sais pas lequel. Pardonnez-moi. Je ne peux pas faire autrement. Je n'ai pas décidé d'être malade et confuse pour vous égarer à dessein. Je ne parviens plus à dessiner mes contours tellement je suis floue. Ces deux semaines qui m'aident à donner le change à chaque rentrée - faire comme si j'avais fait le plein de rayons de soleil à rayonner à l'entour - j'en ai besoin pour redéfinir mes contours mais aussi ce que mes contours contiennent ou contournent. Une fois redessinés, l'acte se dessinera aussi, se décidera aussi. Pour l'heure, je ne décide rien. Je ne projette pas. Pas d'intention, je me fais réceptacle. Je sens un rayon rayonner sur mon visage. Il crayonne une ombre sur la partie gauche. La température se répartit harmonieusement des deux côtés. Allongée, je ne bouge pas. La nature m'oublie et le silence s'ouvre petit à petit. Ce sont les hautes voix des hauts perchés, le bruissement de ce qui bruisse, le murmure de ce qui murmure, les stridulations de ce qui stridule, tous ces sons ne font pas du bruit mais participent du silence, de mon silence.

S'arracher les cheveux est inutile. Trois cheveux blancs suffisent.

Ainsi, hier ou avant-hier, je me suis regardée dans un miroir. Pas comme lorsqu'on jette un coup d'œil après la toilette ou le trait noir sous les yeux, vite fait avant de se

présenter devant les autres. Non, je me suis vraiment regardée en face. Sans complaisance et sans concession. Sans jugement de valeur aussi. Surmonter le premier désagrément -déplaisir - dégoût du délabrement qui empire de jour en jour. Ne pas s'échapper. Rester. Affronter ça. Trouver la bonne distance, ni trop près, ni trop loin. Ne pas bouger, encore une fois. Regarder le reflet sans ciller. Attendre que le regard ne regarde plus. Ou plutôt attendre que le regard traverse l'apparence qui me fait face. À ce moment-là quelqu'un apparaît qui me sourit, et ce pourrait bien être moi, et ce moi qui me dévisage pourrait bien me vouloir du bien.

Je décide juste de passer à l'acte. Je ne décide pas l'acte. Imaginons. Passer à l'acte = écrire un livre. Facile. Admettons. Je décide d'être modeste en me contentant d'un livre de 180 000 signes, soit à peu près une soixantaine de pages de 3000 signes chacune. À raison de 12 000 signes par jour (4 pages) le roman est terminé en quinze jours. Oui, sauf qu'il y a page et page. Écrire n'est pas écrire quatre pages par jour. Agir, remplir du blanc avec du noir, compter, n'est pas passer à l'acte : on s'en éloigne au contraire. Passer à l'acte, c'est un peu plus que ça. C'est accepter de ne pas en revenir. Passer à l'acte c'est bouleverser sa vie - verser sa vie dans une boule, dans un livre ou dans un trou. Je ne ferai pas durer le suspense. Je demande juste quinze jours de répit. Ce sont d'ailleurs les vacances pour fêter les morts. Ce n'est pas triste. Au Mexique on mange des crânes de sucre. Je ne mange plus de sucre et je ne meurs pas. Je disparaîs simplement. Je m'immole dans le silence

J - 13 (treize jours avant passage à l'acte)

La machine ne trie pas. Ne triche pas. Elle consomme les mots que je lui donne, les digère, les transforme en voix audible. Ce qui est indigeste, elle ne le digère pas. Ça ne devient donc jamais de la merde. La merde est un produit transformé. Mais une prof de merde ne se transforme jamais en voix audible. Même par la magie d'une machine.

Tous ceux qui pensent que les nouvelles technologies permettent l'émergence de nouvelles pensées se leurrent, s'abusent et s'illusionnent. Confondre la performance de l'outil avec la performance de l'esprit. Penser en termes de performances est une erreur. De même que l'utilité. La beauté donne un sens à la vie. Tout le monde aime les gens beaux, mais la notion de beauté est subjective. Et c'est souvent une question d'âge et de sens critique. Pour prendre un exemple littéraire, Quasimodo devient beau dès sa première apparition dans le vitrail de Notre-Dame. C'est l'écriture de Hugo qui transforme cette grimace monstrueuse en un monstre sacrément beau. Les adolescents manipulés par les publicitaires qui s'infiltrent dans leurs machines se jettent dans le miroir aux alouettes d'une beauté plastique, artificielle et stéréotypée - en gros Lara Croft pour les garçons et (?) pour les filles - alors quand ils ont en face d'eux quelqu'un d'ordinaire, ils ne peuvent pas entendre sa voix. Quelle qu'elle soit. Quand il se trouve que c'est une vieille prof... Quand la dite prof répond qu'elle a dix ans de moins que ce qu'elle paraît aux élèves qui lui posent la question... et bien quoi ?

Elle s'immole par le chocolat, des kilos et des kilos de chocolat, ce qui n'arrange rien. Elle finit par s'immoler

par le silence, parfois par le feu, s'il n'y a pas de pare-feu, de garde-fou.

J - 12 (douze jours avant passage à l'acte)

Le cahier de textes en ligne n'est pas un cahier de textes parce qu'il n'y a pas de textes. À peine quelques lignes portant la trace d'une séance de cours ainsi que les devoirs et les leçons pour les cours suivants. Le cahier de textes en ligne est un outil pour les élèves, qui ne voient plus l'intérêt de noter les leçons sur leur propre agenda, pour les parents, qui peuvent *surveiller et punir* (rejetons et enseignants) et un pensum pour les profs comme moi, un peu brouillons... Je dois absolument remplir ce fameux cahier de textes - laissé en suspens une semaine avant les vacances - et sur les deux établissements mais pro-procrastination, je remets toujours au lendemain du lendemain. Je me prends à rêver de transformer ce cahier de textes en ligne en véritable cahier de textes avec des textes à lire, articles ou simples billets d'humeur. Je me prends à rêver d'en faire un blog collectif pour mes élèves de troisième. Chacun à tour de rôle livrerait chaque jour son texte. Aujourd'hui ce serait Valentin : « Aujourd'hui, la prof nous a demandé d'apporter une foto de nous. On doit écrire dessus, enfin sur ce qu'on voit, pour l'expression écrite. On doit se rappeler rappeler les circonstances dans lesquelles la photo a été prise. L'ennui, c'est que j'ai oublié la photo alors la prof m'a demandé de rédiger le cahier de textes pour aujourd'hui. Je regarde le blanc de l'écran et je pense à la neige. Ce n'est pas juste, on est les seuls en France à n'en avoir pas eu. Basile vient de me lancer un message: "tu ten sors biens". Basile, il est nul en

orthographe... La prof passe derrière mon dos, il faut que je ponde quelque chose, elle y tient à son cahier de t... »

Je rêve, je rêve et le cahier de textes en ligne ne se remplira pas tout seul. Il faut absolument que je m'y mette. Lignes courbes ou lignes droites, lignes qui jamais ne se rencontrent, lignes parallèles donc, ligne de vie croisant ligne de chance ou ligne de cœur et pourquoi pas ligne de foie- qui connaît le nom des lignes de ta main ? leurs sillons tracés du bout de mes doigts comme ces traces laissées par les pneus sur le sable... et sur lesquelles on met sa propre trace pour ne pas s'enliser

Lignes, lignées, lignages

Lignes des horizons à respirer l'infini, des vastes espaces sur lesquels dévalent les rêves

Aller à la ligne de flottaison

Lignes qui dansent quand les yeux ont trop lu, trop écrit, trop vu

Pêcher à la ligne de mire

Lignes des rayons de bibliothèque - rayonnent-ils ?

Vous me ferez 100 lignes « je ne dois plus rêvasser, les vacances se terminent » - Vraiment 100 lignes ? Je croyais que... 100 lignes !

Arrêtez-vous à la ligne de feu - même s'il est vert ?

Lignes rouges à franchir pour s'affranchir de l'infranchissable

Ligne haricot vert à garder ou à recouvrer sinon trouver vêtements aux lignes amples

Lignes que forment et déforment les flamants roses quand ils reviennent

Ligne à haute tension plutôt que 2 de tension

Savoir lire entre les lignes, pleurer ou rire entre les lignes ou prendre la ligne de fuite

Point à la ligne

J - 11 (onze jours avant passage à l'acte)

Il s'est passé quelque chose. Pas un orage, pas un cataclysme, pas un battement d'aile. Pourtant il s'est passé quelque chose, ici. Quelque chose a bougé, immobile il y a encore quelques secondes. La pièce semble paisible et sage mais se prépare à l'attaque. L'attaque des sauvageons. Résister quoiqu'il arrive. Charger son immobilité, se dit la prof avant l'arrivée des élèves. Elle regarde à droite, se dit que ce qu'elle voit est beau, qu'un toit et un pan de mur encadrent de cette manière le ciel est un miracle. De l'autre côté, les bureaux et les chaises aux pieds jaunes sont concentrés, ne se balancent pas encore, ne bouleversent pas l'ordre établi. Seule une chaise bleue est renversée sur le table. Le sol carrelé a oublié le goût de l'encre et le choc répété des projectiles de papier. Il ne s'est rien passé de grave alors, ou pas encore, il ne s'est rien passé encore. Pourtant, elle en est sûre: ici, il s'est passé quelque chose. Une rêverie, une ébauche de pensée? Non, ce qui s'est passé, ici, en salle 114, c'est tout simplement un long silence, se dit-elle juste avant la stridence de la sonnerie. Après la stridence...

... fragmentée, en éclats si minuscules que je ne parviens plus à recoller les morceaux...

Tout a commencé avec la perte des accents. On n'a pas jugé bon d'avertir les professeurs de lettres modernes qu'ils avaient disparu. Les circonflexes sur les i et sur les u sont devenus caducs. On ne pourra plus mettre que des points sur les i. Quelle tristesse ! C'est par hasard, sur-la-vaste-toile-du-monde que j'ai trouvé cette

information. Les accents sont le sel de la langue mais c'est la mode des régimes sans sel. Ainsi on ne pourra plus écrire ceci : Le chapeau de la cime est tombé dans l'abîme et celui du boiteux est tombé dans la boîte. En revanche, vous fûtes nombreux à tomber de haut, ou de moins haut, à commencer par toi Pierre qui laissas choir celui-là même qui t'avait dit que tu étais pierre, et que sur cette pierre il bâtitrait son église étant donné que pierre qui roule *like a rolling stone* pas encore d'actualité n'était...

Vous chûtes aussi, vous, les Pierre Desproges - par maladie à pinces à rémission à rechute - les pierre-feuilles-ciseaux - par découverte d'un puits sans fond et sans fondement - les Pierre Corneille - par querelle du sidi caïd mais ce fut chut silence imposé aux académiques et rebond envolée de plus belle - les pierre de rosette pour roses de sable ou roses des vents...

Et que dire de toi, Pierre qui chutes dans ton palais bulles en glissant sur une bulle de savon et sur la flûte enchantée...

Si le chapeau du boiteux sur la cime a chu dans la boîte ou dans l'abîme, il ne peut s'en prendre qu'à lui-même, il n'aurait pas dû tomber dans le panneau.

Ensuite, ce sont les lettres qui se sont mises à jouer avec mes nerfs. J'ai d'abord mis ça sur le compte de la fatigue. Comme les erreurs au tableau, quand j'ai le nez dessus ; en voulant aller trop vite, j'oubliais de plus en plus de lettres à l'intérieur des mots. Espiègles, les lettres oubliées sont revenues s'immiscer là où on ne les attendait pas. Et puis ce fut le tour des mots, les mots qui sont mis à me faire des tours, et des détours. Je n'y ai pas trop prêté

attention au début. C'étaient pour moi des lapsus mais à l'écrit. Quand je réalisais après coup que j'avais écrit le *hareng dort* au lieu du *hareng sort*, je trouvais ça drôle. Ça l'a été beaucoup moins quand je ne me suis plus rendu compte de rien. Les harengs d'argent se sont mis à nager en rangs d'or toi. Je ne comprenais plus rien. Les mots ont fait le tour de moi, le tour de mon monde, jusqu'à l'anéantir. À prendre le pouvoir. J'ai cru que c'était la machine, l'ordinateur qui avait pris le contrôle de mes écrits. Mais je me trompais, la machine était mon amie. Elle me protégeait, rassemblait mes fragments éparpillés, remettait de l'ordre dans tout ce chaos. Alors je ne regrette pas d'être entrée dans la machine.

Correspondance Jules et Agathe /1

Yainville, le 17/10/13

Juju,

Tu viens d'appeler et je suis encore sonnée par la nouvelle. (Je préfère écrire à la main, ça m'aide à réfléchir). Je te l'ai dit au téléphone, mais je te le redis (peut-être pour mieux m'en convaincre) ta mère nous joue un sale tour. Tu la connais - pas de la même manière que moi - tu sais combien elle aime le drame. Il est fort possible qu'elle ait pris le large pour quelques temps, sans prévenir personne, pas même toi son fils, ni moi sa meilleure amie, juste pour qu'on voie combien elle est malheureuse et qu'on la regrette. Et si c'est le cas, elle a réussi sa mise en scène. Mais quel infantilisme ! (excuse-moi, mais ta mère, avec l'âge, agit de plus en plus comme une gamine avec - ça m'a souvent fait sourire, là ça me met dans une de ces colères !)

Cependant, j'avoue que je culpabilise un peu de lui avoir conseillé de résister et de ne pas démissionner tout de suite de l'éducation nationale. Il est certain qu'elle ne supportait plus d'aller au collège, mais je n'avais pas réalisé qu'elle souffrait à ce point-là. La dernière lettre que j'ai reçue d'elle, elle était sur un petit nuage, avec la publication de son roman. Le fait que tu trouves du travail l'a aussi libérée d'un grand poids. Non, je ne veux pas croire qu'elle ait disparu comme ça, sans laisser aucun message, c'est impossible. Je suis d'accord avec toi, il lui est arrivé quelque chose. As-tu essayé de voir ses collègues ? Que disent les enquêteurs ? Te semblent-ils faire tout ce qu'il y a à faire pour la retrouver ? Y a-t-il du nouveau ? Tiens-moi au courant par mail (je sais que tu n'aimes pas trop écrire mais c'est plus pratique pour moi que le téléphone, nous captions toujours aussi mal ici) et si tu as

besoin de quoi que ce soit n'hésite pas. Je vais éplucher tous ses écrits pour voir si elle n'aurait pas laissé d'indices, au cas où. De ton côté, fouille dans ses papiers et ses brouillons (elle va râler mais tant pis, elle n'avait qu'à pas nous faire aussi peur) pour voir s'il n'y aurait pas une piste...

Sois fort Juju, ta mère est en vie, quelque part, elle attend qu'on la trouve. Je t'embrasse. Si tu veux, je viens te voir (j'ai encore quelques jours de vacances à prendre).

Agathe

de : jules.leonard@hotmail.fr
à : agathe.lebrun@altern.org
envoyé : le 19/10/2013 à 18H37
objet : enquête

Merci Agathe pour ta lettre,

Qui m'a réconforté : j'ai l'impression d'être le seul à croire qu'elle a été enlevée ou pire, tuée après avoir été dépouillée ? On n'a pas retrouvé son ordinateur par exemple : or, elle ne s'en séparait jamais. Je peux comprendre que le ou les voleurs ont laissé la vieille machine à coudre et le parapluie et qu'ils n'aient pris que le portable de maman. J'imagine aussi que maman a dû résister craignant de perdre son dernier texte (elle ne pense jamais à sauvegarder ses écrits sur le disque dur externe) Les enquêteurs, eux, même s'ils disent le contraire, ont l'air de privilégier la piste du suicide. Mais dans ce cas-là, pourquoi n'aurait-on pas déjà retrouvé son corps ? Comme tu l'as dit dans ta lettre, maman, avec son sens du drame, aurait fait en sorte que son suicide soit spectaculaire : immolation dans le bureau de sa gestionnaire adorée (elle a vraiment pété les plombs avec elle dernièrement, tu as reçu les photocopies des

papiers que j'ai retrouvés ?) ou... je ne sais pas, mais quel que soit le suicide, elle aurait convoqué les médias, écrit une lettre ouverte au ministre de l'éducation nationale, enfin ce genre de choses tu crois pas ? Je ne pense pas que toutes les notes et brouillons que je t'ai envoyés soient le reflet de la réalité. À mon avis, ce sont des textes destinés à une fiction. Elle écrivait quelque chose en ce moment, non ?

Et puis, il y a cette rumeur comme quoi elle serait l'auteure du blog « l'immolée-du-silence » probablement lancée par un(e) de ses élèves... J'avoue qu'après avoir lu quelques articles, je ne sais pas trop quoi en penser... Toi, qui connais bien son style, qu'est-ce que tu en penses ? Je t'envoie le lien. Je vais tanner la cyber-patrouille de la gendarmerie pour qu'ils accélèrent leurs recherches de ce côté-là. J'ai trouvé aussi dans ses papiers des noms de personnes que je ne connais pas, des adresses de sites ou de blogs et des numéros de téléphone : avec mon nouveau boulot, je n'ai pas tellement le temps de m'en occuper, pourrais-tu voir s'ils débouchent sur quelque chose ? J'ai plus confiance en toi qu'aux enquêteurs. Merci pour ta proposition de venir m'épauler ici, mais c'est inutile, je tiens le coup !

Bises

Juju

de : agathe.lebrun@altern.org

à : jules.leonard@hotmail.fr

envoyé : le 21/10/2013 à 23h57

objet : re-enquête

Juju,

Je ne sais pas si ça vaut quelque chose mais parmi les

numéros de téléphone que tu m'as envoyés (merci au fait !), j'ai trouvé celui d'une sorte de coach spécialisé dans l'amaigrissement. Or, en l'appelant pour savoir si ta mère l'avait contactée, je l'ai trouvé très fuyant, très gêné... Il a commencé par dire qu'il ne la connaissait pas et comme je m'étonnais - tu sais mon habileté à mentir - parce que mon amie m'avait dit avoir pris rendez-vous avec lui, il a admis l'avoir reçue plusieurs fois mais qu'elle avait brusquement interrompu la thérapie. Surprise, je lui ai fait répéter : thérapie ? Quelle sorte de thérapie ? Je croyais que vous aidiez les gens à perdre du poids ? Il s'est alors mis en colère en me demandant qui j'étais pour remettre en question ses méthodes avant de me raccrocher au nez. J'ai essayé en vain de le rappeler. J'ai fait mon enquête sur la-vaste-toile-du-monde comme ~~disait~~ dit ta mère : le nom de ce monsieur apparaît lié à une sombre affaire de secte. Il serait le fondateur d'une sorte d'association humanitaire « la main tendue » qui vise à *aider les gens à aider*. Tu ne trouves pas ça fumeux ? Apparemment, il attirerait des personnes fragilisées ou déprimées en se faisant passer pour psychothérapeute ou médecin (qu'il n'est pas) les aiderait à se sentir utile à la société en les escroquant et délestant de tous leurs biens (ça fait bigrement penser à une secte): il a eu des ennuis avec la justice suite au suicide d'une « patiente » avant d'être mis hors de cause. En attendant, ce monsieur me paraît bien suspect et dans l'état où se trouvait ta mère ces derniers temps, elle pourrait bien être une de ses victimes. J'ai réessayé plusieurs fois de l'appeler mais sans résultat.

Donne cette info aux enquêteurs pour creuser cette piste. Quant au blog « l'immolée-du-silence », c'est vrai que c'est troublant. Le style des articles pourrait être celui de

ta mère. Ce qui est bizarre, c'est ce côté un peu macabre de la machine qui l'aurait avalée, comme si elle écrivait d'outre-tombe. Je ne sais qu'en penser. C'est toi l'ingénieur en informatique, tu devrais pouvoir trouver l'origine de ce site. Que disent les policiers de la cyber-patrouille ? Ils ne sont pas plutôt spécialisés sur les escrocs ou la recherche de pédophiles ? Tu crois que ta mère aura droit à une enquête approfondie ? Comment ça va toi ? Tu tiens toujours le coup ? Si tu veux que je vienne, n'hésite pas. Ben t'embrasse.

Bises

Agathe

de : jules.leonard@hotmail.fr
à : agathe.lebrun@altern.org
envoyé : le 22/10/2013 à 17H53
objet : re-enquête

Agathe,

C'est maintenant la police judiciaire qui est saisie de l'enquête ; ils vont donc reprendre à zéro les investigations. J'ai transmis les coordonnées de ce coach-gourou - Paul Lambert - à l'inspecteur chargé de l'enquête. Franchement, je ne vois pas maman tomber là-dedans. Elle s'est tellement moquée de la mode des coachs de développement personnel dans sa pièce de théâtre, tu te souviens *La mouche du coach* ? Quant aux sectes, c'est encore pire. C'est vrai que ces derniers temps, elle avait changé, qu'elle avait les nerfs à fleur de peau mais je mettais ça sur le compte du stress de la première période scolaire... Quant au régime alimentaire, elle ne voulait pas qu'on emploie ce terme et préférait parler de rééquilibrage, c'était surtout contre le sucre qu'elle se

battait. Depuis qu'elle a arrêté de fumer, elle a pris quelques kilos. Au début elle a compensé l'arrêt de la cigarette par le grignotage de sucreries. À ma connaissance, elle n'est allée voir personne pour lui mettre ces idées dans la tête. Selon elle, l'addiction au sucre est aussi dangereuse que les autres, mais en plus, c'est une drogue infantilisante et régressive. Elle ne consommait plus de choses sucrées le matin, mais s'autorisait encore des fruits l'après-midi et du chocolat le soir. Et je peux t'assurer qu'elle ne se privait pas ! Pourquoi je parle d'elle à l'imparfait, moi ?

D'autre part, j'ai creusé un peu la piste du site « L'immolée-du-silence » avec l'aide d'un copain qui s'y connaît plus que moi - ingénieur en informatique ne signifie pas génie des sites internet - apparemment ce serait un site créé de toute pièce il y a quelques semaines... Impossible de connaître l'identité réelle de l'auteur (ou des auteurs) des articles car ce n'est pas un site hébergé par les serveurs habituels. Selon mon copain, tous les articles ont pu être rédigés n'importe quand et être programmés à l'avance pour être mis en ligne à des dates précises. De plus, on ne peut pas mettre des commentaires et s'adresser à l'auteur. Ce qui ne nous avance pas pour savoir si elle est toujours vivante ou pas. Ouh là là... Je t'avoue que je commence à angoisser vraiment. J'ai de plus en plus de mal à dormir la nuit et pourtant je suis épuisé. Si je n'avais pas mon nouveau boulot, je crois que je craquerais. Ça me fait vraiment du bien que tu m'aides à distance. Dis-moi la vérité, Agathe, au fond de toi, tu crois qu'elle est encore en vie ?

Bises

Juju

de : agathe.lebrun@altern.org
à : jules.leonard@hotmail.fr
envoyé : le 23/10/2013 à 21h42
objet : re-enquête

Juju,

Il faut tenir le coup ! Je ne veux pas croire qu'elle soit morte. Ce n'est pas possible, tu m'entends ! Cela ne peut pas se passer comme ça. On s'était toujours dit, que lorsque le dernier moment viendrait pour l'une d'entre nous, l'autre serait là pour lui tenir la main et lui faire la lecture d'un dernier roman. Tu sais, je connais ta mère depuis plus longtemps que toi. Je l'ai vue se mettre dans des situations inextricables dont elle s'est toujours démêlée (je ne crois pas que le verbe *extriquer* existe)... Même quand elle est tombée amoureuse de nuisibles, de manipulateurs, elle a toujours eu assez de jugeote pour se ressaisir au dernier moment. Pour le travail, c'est pareil, elle a toujours senti quand elle risquait de devenir esclave ou malheureuse, ça ne lui faisait pas peur d'en changer... Je l'ai vu évoluer et même dans son métier de prof. Elle n'avait plus la même conception de l'enseignement qu'au début, elle a pris des coups au moral, des coups durs, mais elle y croyait encore, je pense, malgré les brouillons que tu m'as envoyés. Je ne l'avais pas vue depuis les vacances d'été, et c'est vrai qu'il peut s'en passer des choses en deux mois et demi dans un collège... n'oublie pas que j'ai aussi été prof, à une période où c'était bien moins difficile il est vrai... Après la période de grâce des premières semaines, ça se gâte... Au téléphone, elle m'avait parlé de difficultés avec une classe, notamment à cause d'un gamin, je me souviens plus de son nom... Peut-être quelque chose à

creuser de ce côté-là... mais ne te désespère pas, je suis sûre qu'elle est vivante ! Elle ~~aimait~~ aime trop la vie pour attenter à la sienne. Elle ~~disait~~ dit que vieillir c'est perdre un peu plus chaque jour mais gagner en émerveillement. Je suis d'accord avec elle. On perd beaucoup de temps à s'ennuyer dans son adolescence, à trouver que le temps ne passe pas assez vite. On voudrait être libre et majeur tout de suite mais pas comme les majeurs qui nous éduquent ou nous enseignent des choses qui nous semblent inutiles et nous font perdre notre temps. On finit par devenir adulte et l'on ne pense plus du tout au temps. On s'amuse enfin, on trouve un travail, on tombe amoureux, on a des enfants, le temps est passé à toute vitesse sans qu'on s'en aperçoive. On prend conscience du temps qui passe à toute vitesse et au même moment de l'urgence à s'émerveiller de la moindre des choses. Certaines personnes perdent leur faculté d'émerveillement malheureusement. Mais pas moi, ni ta mère. Malgré ce qu'elle a pu écrire... N'oublie pas qu'elle ~~s'émerveillait~~ s'émerveille aussi de toute fiction, de toute histoire, de tout mensonge. Même si elle n'en a pas toujours conscience. Mais bon, je me hâte de terminer, il est tard. J'ai pris rendez-vous (sous un faux-nom) avec Paul Lambert - il a deux cabinets, un à Marseille et un à Rouen. Je le vois demain, à Rouen. Tiens-moi au courant s'il y a du nouveau.

Bises

Agate

de : jules.leonard@hotmail.fr
à : agathe.lebrun@altern.org
envoyé : le 24/10/2013 à 13h12

objet : re-enquête

Bonsoir Agate,

J'ai apprécié ton message hier : ça m'a redonné espoir. J'avoue que je ne sais plus trop où j'en suis... D'autant que j'ai de nouveaux sujets d'inquiétude... Je suis allé hier chez notre médecin de famille pour qu'il me prescrive des cachets légers afin de pouvoir dormir. Apparemment il n'est pas au courant de la disparition de maman puisqu'il m'a demandé comment elle allait - ce qui m'a décidé à mettre les bouchées doubles sur les avis de recherche par les réseaux sociaux et par affichage papier. Il m'a dit qu'il ne fallait pas que la situation s'éternise pour son traitement. Comme j'avais l'air interloqué, il m'a dit qu'elle suivait un traitement qu'il ne fallait surtout pas interrompre brusquement. Il n'a pas voulu me préciser ce dont elle souffrait exactement arguant du secret médical - c'est à maman de choisir de me révéler ou non son état - mais il avait l'air soucieux. Autre mauvaise nouvelle, cette fois-ci du côté de l'enquête de police, ils auraient reçu plusieurs témoignages dignes de foi d'automobilistes aux environs de Cavaillon. Ils auraient vu (quand exactement ?) une femme correspondant au signalement de maman, marchant sur le bas-côté de la RN 7 avec un jerrican orange. Il y en aurait même deux qui lui auraient proposé leur aide - la déposer près d'une station essence ou de sa voiture- mais elle aurait refusé, en disant qu'elle était tout près et qu'elle avait besoin de marcher pour se calmer. Je sais que ça ne veut rien dire dans un sens ou dans un autre mais ça fait quand même depuis plus de quinze jours qu'elle a disparu. Je me demande si elle ne serait pas tombée amnésique au point de ne plus

savoir qui elle est et où elle habite. Je vais retourner voir le docteur Granger et exiger qu'il me donne des réponses. Je mettrai la police sur le coup s'il le faut. Et puis, il y a ce nouvel article paru hier sur « L'immolée-du-silence ». Là, définitivement, ça ne peut pas être maman ! Tu l'as lu ?

Raconte-moi comment ça s'est passé avec le coach ! Au fait, comment comptes-tu lui faire croire que tu as des kilos à perdre alors que tu es mince comme un fil ?

Je vais essayer de dormir.

Bises

Juju

Weblog l-immolee-du-silence.fr/6-10

J- 10 (dix jours avant passage à l'acte)

Ornella hurle, se lève, sème la panique autour d'elle. Il faut la tuer ! Il faut la tuer ! Que se passe-t-il ? Une araignée est passée le long de la fenêtre au moment où Ornella regardait dans cette direction. On ne tue pas une araignée, dis-je d'un ton ferme. On reprend le cours ! Retourne à ta place, Ornella. Alors, qui voit, qui parle dans ce passage ?

- Mais madame on ne va pas se laisser piquer tout de même, répond Ornella en jouant à merveille (pour son âge) la jeune fille fragile et en détresse.

- Il y a peu de chance qu'elle te pique si tu la laisses tranquille ! Concentre-toi plutôt sur le texte ! Tiens à propos vous rappelez-vous le point commun entre l'auteur et l'araignée ?

- Franchement, vous noyez trop le poisson !

- Le poisson Abel ? Es-tu sûr d'employer l'expression à bon escient ? Nous parlions d'araignée et d'auteur qui ont en commun, quoi ?

- Ils tissent tous les deux leur toile pour mieux nous prendre au piège...

- Pas mal, Marvin, pas mal du tout... En effet, je pensais à ce que tisse l'araignée avec son fil, à ce *textile* qui a la même origine que le *texte* tissé par l'auteur... mais en revanche je ne pensais pas à l'idée de piège... Pourquoi penses-tu que l'auteur chercherait à te piéger ? Ornella, pour la dernière fois, assieds-toi !

- Et bien comme par exemple dans la nouvelle « Cycle de survie » on a l'impression au début qu'il y a plusieurs personnages, alors qu'en fait il n'y en a qu'un seul...

- Très bien, Marvin, mais en même temps, dans la nouvelle que tu évoques, Matheson ne donne-t-il pas aux lecteurs les indices suffisants pour ne pas se faire piéger ? Et n'est-ce pas le jeu merveilleux qu'offre la littérature.

Nouvel hurlement d'Ornella, accompagné des cris de Justine, Miranda et Sabine. Le chœur des effarouchées, dépitées de n'être plus le point de mire de la classe, se serre et s'étreint, le regard tourné vers la pauvre créature arachnéenne. Marvin, excédé, brandit un classeur et s'apprête à écraser l'araignée. Je le supplie de ne pas le faire. « On ne tue pas l'araignée, je répète.

- Qui parle ? demande-t-il avec un sourire sarcastique, Qui est ce *on* dont je ne sais le nom ?

- C'est la vie qui parle à travers ce *on*, Marvin, la vie. L'araignée est une créature utile, elle nous débarrasse des mouches et des insectes nuisibles. Vous ai-je lu le poème de Hugo ? Nooooooon, Marvin, arrête !

- Elle ne fera plus hurler ces pisseeuses ! Je supportais plus de les entendre ! Maintenant, collez-moi si vous voulez ou reprenez votre cours, mais ne soyez pas du côté des plus faibles !

- Marvin, justement, si ! Hugo nous enseigne cela, à regarder les plus misérables des créatures, comme des êtres vivants à part entière, dignes de vivre dans de meilleures conditions...

- Ah oui ? Alors il faut laisser les mouches à merde venir nous tourner autour et nous narguer sans leur faire le moindre mal, c'est ça ? Tu ne feras pas de mal à une mouche et tu tendras la joue gauche quand on te la mettra bien profond, c'est ça hein ? »

Il fulminait. Pour quelle raison ? Nul ne le savait. Les filles rassérénées et revenues à leur place, regardaient le nouveau duel entre leur prof et le caïd de la classe. Je regrettais d'avoir encouragé le dialogue avec lui, mais il était trop tard et maintenant ça dérapait. Je lui rappelai qu'il s'adressait à son professeur et lui demandai d'adopter un niveau de langage adapté, voire de se taire maintenant. Ce qu'il fit, ce jour-là. Le cours reprit, vite interrompu par une sonnerie libératrice.

J - 9 (neuf jours avant passage à l'acte)

J'en ai tué un autre. Ça fait un bien fou. J'aurais dû recommencer plus tôt. Le premier ne comptait pas vraiment. La chance, pour une fois, était de mon côté. Cette fois-ci, j'ai tout contrôlé de A à Z. Et ce regard qu'il m'a lancé quand il a compris ce qui se passait, jamais je ne l'oublierai. Je le garde en réserve pour les moments difficiles. Jouissif ! Cela faisait si longtemps que je n'avais pas ressenti ce pouvoir. Dans ce ménage à trois que forment vouloir-croire-pouvoir, j'ai bien l'impression que *pouvoir* est souvent le cocu, le dindon de la farce. Mais cette fois-ci, j'ai cru, j'ai voulu, j'ai pu. Les premiers cours, avec une nouvelle classe, on veut que ça se passe bien. On croit qu'on pourra encore avoir la maîtrise du groupe. On aperçoit quelques têtes à surveiller - on les repère très vite ceux qui vont poser problème par leur arrogance ou leur sourire provocateur - mais ça va encore à peu près. On s'entend parler, ils font au moins semblant d'écouter, ils vous regardent, jaugent vos limites, ont encore des feuilles sur lesquelles écrire... Mais bientôt viendra le temps des avions en papier, des fusées- recharges de stylo à planter dans le plafond, des sarbacanes - tubes de stylo évidés sitôt le

dos à demi tourné vers le tableau à craie - le tableau blanc interactif et les cours numériques n'étant pas l'apanage des établissements du sud-Vaucluse, trop pauvre. Ensuite, ils ne se cachent même plus. Ils ne préservent même plus les apparences et discutent entre eux sans que le prof les dérange plus que ça. Eux, arrivent très bien à faire abstraction du bavardage de l'enseignant. Eux, n'ont aucun mal à répondre et avoir le dernier mot -même avec leurs quatre à cinq cents mots de vocabulaire - à l'adulte qui se permet de les interroger pour revenir au calme. *Je m'en bats les couilles de Lainedeverre* (Verlaine) ou *de Rambo* (Rimbaud) On n'est pas sérieux quand on a quatorze ans, on préfère l'impair avant toute chose, de préférence contre son prof... Que peut-on répondre à ça ? Aussi, se révèle-t-il abusif de parler de *pouvoir* quand on a à sa disposition que les mots sur le carnet, les retenues, les convocations des parents - armes d'une efficacité toute limitée. Alors que peut-on faire pour *pouvoir* faire cours ? Soit l'exclusion temporaire de l'élève le plus perturbateur, quand c'est possible - souvent, faute de place ou de personnel, un surveillant vous ramène en classe l'élève au sourire narquois et puis ce n'est pas dans l'intérêt de l'élève de l'exclure un cours sur deux, n'est-ce-pas ? Soit c'est vous qui vous excluez une petite semaine pour un congé maladie réparateur.

Alors la première fois, cet été, au volant de ma voiture, quand j'ai vu Erwan sur son scooter, sur une route déserte, sans casque, je n'ai pas réfléchi... J'ai accéléré, donné un petit coup de volant sur la droite, et rétabli ma trajectoire. Dans le rétro, je l'ai vu valdinguer dans le fossé, son scooter a continué à glisser un petit peu avant de s'immobiliser à cinquante mètres. J'ai su plus tard

qu'il était mort sur le coup au moment où le Samu l'a pris en charge. Je me suis sentie tellement en paix avec moi-même que je n'avais qu'une envie : reprendre les cours au plus vite ! Pour voir si l'effet persistait. J'avais l'impression d'avoir de nouveau le pouvoir de maîtriser ma vie. J'ai eu un peu de répit. À la rentrée de septembre, la routine a repris. Période de grâce, perturbateurs, sanctions, chahut, arrêt maladie, peur au ventre... Le deuxième, celui d'hier, m'a apporté encore plus de bonheur. Il ressemblait vaguement à un élève de 4e d'il y a deux ans qui. J'avais trouvé son nom sur mais ce billet est déjà trop long... Je vais peut-être créer un nouveau site « Passage à l'acte »... car je ne me tais plus : l'immolée-du-silence en a plus qu'assez de cette omerta du silence !

J -8 (huit jours avant passage à l'acte)

On les retrouve le plus souvent parmi les « dys » - dyslexiques, dysorthographiques, dysphasiques, discourtois, dissipés, dispersés, disparus, disséqués - ou les enfants précoce, surtout les précoce, je ne veux pas stigmatiser une catégorie particulière d'élèves mais c'est un fait avéré et compréhensible. Marvin en fait partie. Le collège pour tous n'est donc pas pour lui. Le collège pour tous veut faire réussir tous les élèves, c'est-à-dire la majorité des élèves, c'est-à-dire les élèves qui constituent la moyenne et le ventre mou d'une classe d'âge. Marvin comprend très vite, s'ennuie aussi très vite et perturbe donc très vite les cours. Une fois dépisté précoce, c'est encore pire. Il ajoute à sa pénibilité l'arrogance et la condescendance envers les autres. Envers les profs, moi particulièrement. Il ne daigne même plus sortir son classeur et son livre de son sac

qu'il porte en bandoulière comme un bouclier. J'ai le tort de lui demander de poser son sac et de sortir ses affaires de cours. Il répond qu'il les a oubliées et que je n'ai pas intérêt à le fatiguer aujourd'hui car il est crevé. Et joignant le geste à la parole, il croise ses bras pour y poser sa tête en fermant les yeux. Les autres élèves commencent à ricaner. J'ai le tort d'insister et de demander à Marvin de se mettre au travail. Il se redresse brusquement, me somme de le lâcher, qu'il l'a lu *mon* bouquin (c'est vrai et c'est un des seuls à avoir lu *Les Misérables*) et qu'il aimerait bien que je ne le prenne pas toujours comme bouc émissaire (il a un peu plus de vocabulaire qu'un élève de quatrième lambda). Il aurait fallu à ce moment-là clore la discussion et commencer le cours. J'ai le tort de vouloir lui répondre, lui rabattre le caquet non pour avoir le dernier mot mais juste pour lui faire avaler de sa superbe. C'est un jeu dangereux car il est habile le bougre et sacrément intelligent. Bien plus que moi. Ça prend la forme d'un match d'improvisation devant les autres qui comptent les points. Souvent, avant même de me rendre compte que je perds la joute - la colère aveugle - j'entends une voix bégayer, déraper, hurler - c'est la mienne qui perd pied... qui lui demande de se taire, de sortir immédiatement ses affaires ; alors Marvin sourit et donne le coup de grâce : Vous êtes une hystérique, je ne sais même pas pourquoi j'assiste encore à vos cours ! Il est en colère lui aussi, mais c'est une colère froide, il balaie d'un revers de main les affaires de sa voisine de table et sort de la salle après avoir claqué la porte. Je fais appeler un surveillant, Marvin est introuvable, il ne réapparaîtra que qu'à la dernière heure de cours du matin. Le cycle des rapports, retenues, convocations parents est enclenché. La haine

aussi. De part et d'autre.

Aussi, l'ai-je joué fine, hier soir. Je l'ai attiré sur la passerelle au-dessus de l'autoroute en prétextant que j'avais trouvé une solution pour qu'il n'ait plus besoin d'aller au collège mais qu'avant d'en parler à ses parents, je voulais en discuter avec lui. Il était à l'heure au de rendez-vous. J'ai garé ma voiture sur le bas-côté, ouvert mon sac sur siège passager, saisi la fiole. J'espérais que les renseignements trouvés sur la vaste-toile-du-monde soient vrais. Je suis sortie et tout s'est enchaîné très vite. J'ai lancé le contenu de la fiole vers ses yeux. Il s'est mis à hurler de douleur en couvrant son visage avec ses mains. Je lui ai dit de se calmer que ce n'était rien, en me précipitant vers le coffre pour attraper le jerrican. Aveuglé par l'acide sulfurique - prélevé sur une ancienne batterie - il hurlait que j'étais folle, que je voulais l'assassiner et commençait à s'éloigner de moi. Je me suis excusée calmement, lui ai dit que ce n'était rien, juste un faux-geste de ma part en voulant refermer le bouchon de ma bouteille de parfum. Que la sensation de brûlure allait s'apaiser dès que je l'aurai aspergé d'eau. Je me suis alors approchée de lui et j'ai tiré. Il s'est affaissé à mes pieds sans un mot. J'ai eu beaucoup moins de mal que prévu à le faire basculer par dessus la passerelle. Le seul regret est de n'avoir pas vu ses yeux s'écarquiller sous l'effroi en s'apercevant que j'étais en train de le tuer. Comme je me sentais bien, calme et détendue ! Avec le sentiment d'avoir été utile. Un perturbateur qui ne perturberait plus personne...

Aujourd'hui en classe, j'ai été exemplaire. J'ai demandé aux élèves une minute de silence en mémoire de Marvin qui, malgré nos différends, était un élève intelligent et respectable à qui on n'aurait jamais dû ôter la vie de

cette manière, et aussi précoce. Aucun ricanement pendant la minute, et ensuite j'ai pu faire cours dans un silence religieux. Certes, il n'y a pas que Marvin, et je m'attaque à une lourde tache mais je crois que ça vaut le coup. Avant la marche suffisait à me calmer, mais ce n'est plus le cas.

J - 7 (sept jours avant passage à l'acte)

Seule la mer fait des vagues. La direction d'un collège (même situé près de la mer) ne veut surtout pas de vagues. Quand quelques élèves sont agités, quand la classe est houleuse, c'est la faute du capitaine, n'est-ce pas, en aucun cas du bateau ? Si le professeur ne sait pas se faire respecter par ses moussaillons, il ne peut s'en prendre qu'à lui même. S'il manque d'autorité, qu'il démissionne ou se fasse porter pâle. Il risque sinon l'émeute. Si naufrage il y a, il doit rester jusqu'au bout sur le navire après avoir sauvé les enfants. La métaphore marine se dilue d'elle-même. Mieux vaudrait parler d'omerta. La loi du silence chez les mafieux. Dans cette histoire, ça commence toujours par deux ou trois petits voyous. Pour lesquels le collège pour tous ne peut rien, n'a jamais pu, ne pourra jamais. Les petits voyous le savent et savent se faire respecter, car pour eux le respect c'est celui qu'on impose à coups d'insultes, à coups de poings, à coups de bottes. Le silence, eux, ils l'obtiennent facilement. Les autres élèves font le dos rond, sourient de leurs blagues et de leurs farces, finissent par suivre ces apprentis mafieux. Mais les petits voyous - grandes-gueules-grands-agités - sont mineurs. Il y a les grands voyous majeurs qu'on ne nomme pas

ainsi. Qui présentent bien, qui parlent bien, qui ne feraient pas de mal à une mouche, qui estiment qu'un professeur est dangereux pour ses élèves parce qu'il ne parvient pas à gérer les quelques cas difficiles d'une classe. Qui -sous la pression de certains parents- demandent au rectorat une inspection pour ce professeur. Alors, quand une professeure d'espagnol se suicide et qu'on ose dire qu'elle a été soutenue par sa hiérarchie alors que la dite professeure écrit l'inverse dans ses carnets de bord retrouvés après sa mort, on sait tous qui est ce *on* qui tait son nom ! Ce pronom indéfini si commode ne marque-t-il pas la loi du silence propre à notre institution ? Nous-mêmes, profs, syndiqués ou pas, ne nous taisons-nous pas quand nous voyons un collègue souffrir du trop de bruit dans sa classe du trop de silence au dehors ? Faisons-nous tout ce qui est nécessaire pour briser cette loi non écrite ? Combien faudra-t-il de morts avant de bouger les choses ?

Désolée pour ce billet d'humeur rédigé suite au silence - une autre sorte de silence, celui de l'oubli, plus terrible encore pour les proches - trois mois après le suicide de Nathalie Filippi, non loin d'ici, non loin de la mer... J'écoute le doux soupir des vagues sur la plage. Je pense à l'origine sicilienne du mot *omerta*, de *omo* « homme » et *umerta*, contraction de *umilità* « humilité », les hommes humbles qui doivent respecter la règle de conduite édictée par la société des hommes d'honneur, le silence. Un prof silencieux est digne de vivre en paix. Un prof qui crie sa douleur n'est pas un bon prof. Celui qui l'écrit, périra par l'écrit. On piratera son compte sur les réseaux sociaux et/ou on le calomniera/répandra les pires rumeurs, on le poussera vers la sortie, quelle qu'elle soit. Comme la mer efface toute trace, je n'écris

pas sur le sable. Je disparaîtrai de l'écran et tout sera calme et silencieux. Mais avant cela, je veux faire quelques vagues...

J - 6 (six jours avant passage à l'acte)

*Y en cuanto a tu corona de espinas
Te queda bien, pero la pagaras muy caro...*

« Et pour ce qui est de ta couronne d'épines
Elle te va bien, mais tu vas le payer cher ! »

« La Celestina », paroles de L. de Sela, musique d' Y. Desrosiers, *La Llorona de Lhasa* de Sela

J'ai trouvé la position. Je ne bouge plus. La douleur est un peu moins forte, je peux me concentrer sur ta voix, qui m'emporte... emportée par le cancer à 37 ans, toi aussi tu es partie tôt, sur quelle musique avec quelle voix ? Ça reprend, ça fait un mal de chien. Je me tords sur le sol. Je rampe vers la fenêtre. Je veux voir le ciel étoilé, la belle nuit de mai une dernière fois. Je pensais que ça irait plus vite. J'ai pris la bouteille où il y avait le plus d'étiquettes à têtes de mort. Avec les somnifères pas sûre que ça aurait suffi. Pourvu que je ne crie pas, le silence de la nuit pour préserver le sommeil des deux hommes de ma vie. Pourvu que je ne résiste pas au dernier moment, me raccrochant à l'espoir ou aux illusions par habitude. Pourvu que ce ne soit pas trop long mais pas trop court non plus. Pourvu que je puisse écouter ta voix si belle, si vivante, jusqu'au bout, Lhasa. Comme je t'ai écoutée, sur la route, entre deux collèges !

Dans la voiture, je chantais à tue-tête *Mujer, desnudate y state quieta / A ti te bsuca la saeta...* pour oublier leurs cris, leurs pets et leurs rots. Dire que je croyais leur faire plaisir ! Ils n'ont même pas daigné t'écouter plus de deux mesures, ils avaient décrété nulles ta musique, tes paroles, toi-même parce que venant de la nullité qui leur servait de prof d'espagnol, moi. Une erreur de plus de ma part. J'aurais dû te garder pour moi toute seule. J'aurais dû me contenter de te partager avec mes deux hommes. Pas encore venu au monde, alors qu'il était encore la chair de ma chair, il t'écoutait fasciné, sans comprendre, mais en te comprenant par la peau et les oreilles. Fatigués de mes pleurs, les pauvres ! *La Llorona*, la pleureuse, ils la supportent en stéréo tous les jours. Je réajuste les écouteurs. Pourvu que ce ne soit pas mon fils qui me trouve. À quinze ans, il aura déjà eu une grande douleur. C'est le dernier cadeau que je lui fais. Non, ce n'est pas cynique. Ce n'est pas facile non plus. Les petits cons de son âge trouvent tout si facile et c'est effectivement si facile de pousser quelqu'un à bout. Et s'il n'y avait que les gamins... Non, je refuse de gâcher mes derniers instants avec la vision du principal du collège et de l'inspecteur d'académie main dans la main, chantant à l'unisson mais avec une voix de casserole : « Vous n'êtes pas en mesure d'assurer la sécurité des élèves, vous êtes dangereuse, veuillez sortir de la classe ! » Messieurs, je vous prie de sortir de ma tête, vous êtes un danger pour nous tous. Ne plus penser à eux, me concentrer sur toi, mon fils, le plus beau cadeau de ma vie. J'ai essayé de t'accompagner le plus loin possible et je suis fière de toi, de ce que tu es à quinze ans, une belle personne. Je ne t'offre pas ma vie mais ma mort parce que je ne veux pas que tu entres dans ta

jeunesse avec le spectacle d'une mère ratée, dépressive et humiliée. Je sens que le feu s'apaise ... la douleur s'estompe... je sens que ça part... la nuit aussi... un nouveau jour...

Correspondance Jules et Agathe /2

de : agathe.lebrun@altern.org
à : jules.leonard@hotmail.fr
envoyé : le 25/10/2013 à 18h37
objet : re-enquête

Juju,

J'ai de bonnes nouvelles ! Je suis presque sûre qu'elle est venue *le* voir. Je te parle bien sûr de Paul Lambert. Je suis allée hier à Rouen pour un premier rendez-vous sous un faux-nom. J'avais peur de ne plus savoir jouer la comédie - avec ta mère, quand on avait monté notre compagnie amateur, on se disputait les rôles des personnages les plus tordus - mais ta mère aurait été fière de moi. Je me suis fait passer pour une bibliothécaire dépressive et paranoïaque. Je lui ai fait croire que j'étais la victime de mes collègues et de mon chef, que tout le monde se moquait de moi parce que j'étais moche et que je ne comprenais rien à l'informatique. Du coup, je m'étais réfugiée dans la nourriture et j'avais pris énormément de poids. J'ai terminé mon numéro en faisant perler quelques larmes au coin de l'œil que j'ai ostensiblement réprimées en m'excusant. Un modèle de pudeur et de détresse ! Sublime ! Il ne m'a pas interrompu, a souri avec compassion - juste ce qu'il fallait - et m'a parlé avec bienveillance. C'est un bel homme avec un charme sous lequel je pourrais tomber si je n'avais pas Ben et surtout si je ne savais pas tout ce que j'ai appris sur lui sur Internet. Je te retranscris le dialogue qui a suivi ma scène

de mélodrame : « Libérez vos larmes si ça vous fait du bien, mais avant toute chose, dites-moi comment vous avez eu mon nom et mes coordonnées. Je ne fais pas de publicité et je ne reçois de nouveaux clients que par recommandation d'anciens...

- Oui, justement, c'est mon amie Claude Zuccoletto qui m'a dit tout le bien qu'elle pensait de vous et comme vous lui avez été d'une aide précieuse pour son régime...
- Êtes-vous sûre qu'elle ait employé ce terme ? Parce que, voyez-vous, je ne parle justement pas de régime, j'insiste bien là-dessus dès les premières consultations.
- Autant pour moi... pardon, elle a parlé plutôt de « rééquilibrage alimentaire », ça vous semble plus juste ? Vous avez bien aidé mon amie, n'est-ce pas ?
- Oui, je me souviens d'elle, même si elle n'est pas venue souvent. Effectivement, nous préférions plutôt parler de rééquilibrage alimentaire. Mais, pardonnez-moi vous ne semblez pas du tout avoir de problème de poids... C'est votre entourage qui vous a mis cette idée dans la tête ? Votre mari, vos enfants peut-être ?
- Non, non, je... je n'ai pas de mari, ni d'enfants, je vis seule... Et si je suis seule, c'est parce que je suis grosse. » lui ai-je dit en éclatant de nouveau en pleurs.

Cette fois-ci j'ai pleuré plus abondamment, pour détourner son attention de mes problèmes de poids et voir la tête qu'il faisait. Il a l'air très habile et méfiant avec ça... Mais le fait qu'il m'ait demandé si je vivais seule ne te semble-t-il pas suspect ? C'est peut-être le début d'un embigadement dans sa secte. On sait bien qu'ils préfèrent s'attaquer à des personnes vulnérables, seules et isolées. Quant à la suite du rendez-vous, il s'est

contenté de me demander ce que j'attendais de lui, ce à quoi je lui ai répondu que je voulais manger plus sainement avant de devenir grosse. Il m'a interrogé sur mes habitudes alimentaires et indiqué quelques aliments à privilégier et d'autres à bannir. Rien d'extraordinaire. Il m'a demandé si je voulais les coordonnées d'un psychothérapeute pour mon anxiété. J'ai demandé en prenant un air désespoir : « Vous croyez vraiment que j'en aie besoin ? Je croyais que... enfin, mon amie Claude, m'avait parlé d'un groupe de parole avec vous, que ça lui avait fait beaucoup de bien... et dans un premier temps, je préfèrerais quelque chose comme ça... - Ah oui ? Votre amie vous a parlé de ça ? Mais avec vous ça me paraît un peu prématuré... Il faut déjà que vous réfléchissiez à ce que vous voulez vraiment changer en vous et pour quelles raisons.

Je n'ai pas osé aller plus loin de peur de lui mettre la puce à l'oreille. Je ne pense pas qu'il en ait (de puces) mais pour l'instant je ne peux que m'en tenir là. Qu'est-ce qu'ils t'ont dit les inspecteurs à son sujet ?

Sinon, j'ai relu les articles mis en ligne sur L'immolée-du-silence et j'ai relevé quelques incohérences ? Ainsi par exemple, j'ai l'impression qu'il y a plusieurs auteurs. Et puis surtout ta mère ne peut pas être une meurtrière. Je crois que ces textes sont fictifs. Comment aurait-elle pu se procurer une arme à feu ? Tu as déjà entendu parler de ce Marvin ? Et d'un accident de la route dont aurait été victime un de ses élèves ? Ce sont des choses dont elle t'aurait forcément parlé. Non, franchement, il vaut mieux se concentrer sur la piste du coach... Pousse l'inspecteur à enquêter de ce côté.

Bises

Agathe

de : jules.leonard@hotmail.fr
à : agathe.lebrun@altern.org
envoyé : le 26/10/2013 à 21h00
objet : re-enquête

Agathe,

Tu as raison : les textes de « L'immolée-du-silence » ne collent pas avec la réalité. Elle m'avait bien parlé d'un de ses élèves, tué sur la route par un chauffard ayant pris la fuite mais je ne peux pas croire que ce soit elle la responsable. Les prénoms Erwan et Marvin ne me sont pas familiers du tout. De plus, quand maman avait des problèmes avec des élèves, elles les appelaient par leur prénom et nom de famille. Elle me disait toujours en plaisantant, que si elle se faisait agresser ce serait sûrement par l'un d'entre eux... J'avais beau lui dire que ce n'était pas drôle et qu'elle ferait mieux de s'acheter un téléphone portable au cas où, elle refusait obstinément d'être esclave et de l'institution et de l'outil. Qu'elle était déjà assez corvéable à merci et qu'en cas de problème dans une classe, il y aurait au moins un élève qui sortirait le sien pour appeler au secours. Tu la connais... En revanche, les inspecteurs ont pris au sérieux les articles : ils n'écartent pas l'hypothèse de noms fictifs pour de véritables homicides volontaires ! Ils m'ont demandé si maman avait une arme à feu et si elle savait que le liquide dans les batteries de voiture était de l'acide sulfurique. Fait troublant : il y a eu la semaine dernière, un meurtre commis sur un jeune homme du même type à Marseille. J'ai répliqué que n'importe qui pouvait avoir écrit un texte de fiction à partir d'un fait

divers relaté dans la presse. J'ai ajouté qu'il n'y avait aucune preuve pour que ce soit ma mère l'auteure de « L'immolée-du-silence ». Et là, tiens-toi bien, écoute ce qu'ils m'ont dit : « Il est encore trop tôt pour le certifier mais nous avons de fortes présomptions ! »

Quant au docteur Granger, il est désolé de m'avoir effrayé ainsi et a bien voulu me dire que ma mère ne souffrait pas d'une grave maladie, genre cancer ou autre, mais qu'il était inquiet pour son équilibre mental. Il a essayé de la persuader de consulter un psychothérapeute et lui a proposé de la mettre en arrêt maladie mais elle a refusé. Elle lui a répondu que ce n'était pas une solution de s'arrêter au moindre souci avec une ou deux classes et qu'elle se contenterait des petites pilules qui rendent la noirceur moins noire et nuancent d'un beau bleu le gris souris. Ce qu'il a fait. Il lui a prescrit des anxiolytiques assez forts quand elle lui a assuré qu'elle ne conduisait plus sa voiture. Elle a menti, je sais très bien, qu'elle fait du covoitage avec deux collègues, mais leurs emplois du temps ne sont compatibles qu'un seul jour par semaine !

Bref, pour résumer, maman est soupçonnée par le médecin d'être une déséquilibrée mentale et par les flics d'être une psychopathe racontant ses meurtres sur un blog ! Bizarre que personne ne pense à un enlèvement ou à une agression ! J'ai vraiment peur qu'on retrouve son cadavre dans un terrain vague ou pire qu'on ne la retrouve jamais, morte ou vivante ! Comme ces deux femmes disparues cet été à Perpignan, la mère et la fille... C'est terrible de ne rien savoir, de ne pouvoir rien faire, d'être là à attendre que quelqu'un découvre quelque chose. Je n'arrive plus à travailler : j'interromps ce que je fais pour aller voir s'il y a un nouvel article paru sur

« L'immolée-du-silence ». Donne-moi un peu d'espoir, je craque...

Juju

de : agathe.lebrun@altern.org
à : jules.leonard@hotmail.fr
envoyé : le 27/10/2013 à 14h30
objet : re-enquête

Juju,

Je viens de voir Paul Lambert. Je te raconte... C'est lui qui m'a appelée hier en me parlant tout de suite de ta mère. Il m'a dit qu'il venait de voir dans la presse l'avis de recherche et m'a demandé de jouer franc jeu avec lui. Il m'a demandé si j'étais journaliste. Je lui ai bien sûr répondu par la négative mais comme il n'avait pas vraiment l'air de me croire, je lui ai proposé de nous rencontrer à la bibliothèque où je travaille, pour qu'il se rende compte par lui-même. Nous avons donc convenu d'un rendez-vous à la pause du déjeuner.

Il a d'abord tenu à s'excuser de sa réserve envers moi la veille - ayant déjà eu des ennuis dans le passé avec des journalistes un peu trop curieux, il préférait dorénavant être plus prudent quand il s'agissait de parler de ses méthodes... j'ai acquiescé et j'ai extrait une vieille photo de ta mère et moi avec toi bébé : malgré les années et les kilos en plus, on nous reconnaît encore bien toutes les deux. En tout cas, ça a convaincu Paul que j'étais bien une amie de Claude et voilà ce qu'il m'a révélé : « Je ne savais pas que votre amie avait disparu, il faut vraiment me croire... J'ai le nez dans les paperasses et beaucoup

de rendez-vous dans la région avant de repartir dans le sud - vous n'ignorez pas que je partage ma clientèle entre la Normandie et le sud de la France, par quinzaine. Je n'ai pas une minute pour lire les journaux ou regarder la télévision. J'ai vu votre amie pour la dernière fois une semaine avant le début des vacances de la Toussaint. Elle n'allait pas bien du tout. Ses propos étaient très confus. Elle disait que le monde allait mal, que les bien-nourris avaient de grands yeux pleins de vide et les autres de grands yeux dévorés par la faim, toutes les faims, y compris celle d'apprendre. Les premiers n'avaient plus faim, plus soif de connaissance, de rien. Elle voulait savoir s'il y avait moyen de récupérer ce qu'elle avait en trop pour nourrir les autres... Je lui ai dit qu'elle n'avait rien en trop, sauf peut-être quelques kilos et que je pouvais à la limite l'aider pour ça mais pour le reste... Elle m'a alors annoncé qu'elle ne reviendrait pas me voir, qu'elle avait trouvé une association humanitaire où elle pourrait échanger son trop-plein-de-vide par une plénitude de sens et de vie. Ce sont les mots exacts qu'elle a employés. Elle m'a dit aussi le nom de cette association, *la Celestina*. Je t'envoie le lien pour te rendre compte de leur projet. J'y ai jeté un œil.

Juju, ça te ferait peut-être du bien d'y aller voir de plus près. Je pourrais m'en occuper mais je dois préparer l'entretien d'un écrivain qui vient à bibliothèque ce weekend. Ton patron comprendra que tu seras plus efficace après avoir retrouvé ta mère qu'en étant dans l'angoisse de ne rien savoir. Je pourrai te rejoindre d'ici quelques jours, si tu veux... Qu'en penses-tu ? Tiens-moi au courant !

Bisous

Agathe

de : jules.leonard@hotmail.fr
à : agathe.lebrun@altern.org
envoyé : le 28/10/2013 à 16h
objet : re-enquête

Agathe,

J'ai rendez-vous dans une heure à Marseille avec le responsable de *La Celestina*. Je te maile tout de suite après. Il m'a juste dit au téléphone qu'il connaissait maman. Il a eu l'air surpris en apprenant sa disparition. J'ai jeté un œil sur leur site et ça m'a l'air sérieux. Tu crois que maman serait partie au Mexique ?

Dans ce cas, la bannière de L'immolée-du-silence serait un indice supplémentaire. Ça fait que je veux t'en parler : j'ai l'impression que c'est une fresque murale dans le style de celles de Diego Rivera. J'ai cherché sur le web mais j'ai rien trouvé. Toi qui es une spécialiste, tu en penses quoi ?

À tout à l'heure

Juju

de : agathe.lebrun@altern.org
à : jules.leonard@hotmail.fr
envoyé : le 29/10/2013 à 14h30
objet : re-enquête

Juju,

Je crois que tu es trop excité par ce que tu as appris hier.

N'agis pas sur un coup de tête : attends avant de prendre un billet d'avion pour... où d'ailleurs ? Madrid ? Mexico ? Tu serais milliardaire, je ne dis pas, mais tu ne l'es pas ; il n'y a aucune certitude qu'elle se trouve en Espagne ou au Mexique. C'est vrai que la bannière ressemble à une fresque mexicaine mais je ne suis en aucun cas spécialiste ; l'histoire de Frida Khalo, sa compagne, m'a émue et j'aime bien sa peinture, c'est tout. Je ne t'en avais pas parlé mais en relisant l'un des derniers billets de « L'immolée-du-silence », celui qui raconte les derniers moments d'une prof qui se suicide, j'étais presque certaine que c'était ta mère l'auteure de ce billet. J'ai voulu en avoir le cœur net. Hier soir après ton coup de fil, j'ai relu attentivement la dernière lettre de ta mère, reçue à la fin de l'été. Elle évoquait le premier album de cette chanteuse Lhasa que nous écutions souvent ici, l'année où elle vivait avec nous. Je lui avais offert pour son anniversaire... le titre était « La Llorona », ça te rappelle quelque chose ? Les paroles mises en exergue du texte sont celles de l'une des chansons de Lhasa, « La Celestina », que ta mère et moi adorions... Attention, je ne suis pas en train de te dire qu'elle s'est suicidée comme le personnage du texte (je pense qu'elle a voulu rendre hommage à Nathalie Filippi, la jeune prof d'espagnol qui s'est suicidée en mai dernier, près de Nice) mais elle a peut-être voulu laissé un indice. Tu sais, je crois que ta mère avec son esprit tordu a lancé une sorte de chasse au trésor pour qu'on la retrouve. Avec tout ce qu'on appris ces derniers jours, il est bien possible qu'elle ait élaboré une sorte de pari morbide entre elle et nous ; elle s'est peut-être donné une date échéance pour qu'on la retrouve avant de passer à l'acte... Je ne devrais peut-être pas te confier

mes inquiétudes et mes doutes mais je crois qu'il faut partager nos intuitions, même si ça paraît complètement fou ! Ce n'est que comme cela qu'on pourra avancer...

À l'adolescence, nous étions un peu (beaucoup j'avoue) superstitieuses : on croyait aux vœux et à la pensée magique. On se disait que si l'on voulait quelque chose avec suffisamment de force et de conviction, on l'obtenait. On ne se contentait pas de faire un vœu pour voir l'élu de notre cœur déboucher au coin de la rue en croquant le premier fruit de la saison - c'était une si petite ville que ça marchait souvent ! - nous faisions aussi des petits sacrifices -plus païens que chrétiens - en vertu du vieux principe du don et de l'offrande... Ainsi, nous nous autorisions un plaisir personnel que lorsque nous avions fait une corvée plus ou moins pénible. Ainsi, gâcher une soirée printanière sur un devoir de physique permettait le lendemain une soirée métaphysique à la belle étoile sauf que dans les bras de nos petits amis, *le silence éternel de ces espaces infinis* ne nous effrayait pas trop... Ça m'a passé, mais ta mère parfois fonctionne encore comme ça, surtout dans les périodes où elle n'a plus confiance en elle ou quand elle déprime. Ces derniers temps, elle a employé ses forces et son énergie à nous cacher sa dépression et je crois bien qu'elle y a réussi. Cette espèce de chasse au trésor est peut-être un appel au secours ; elle se dit peut-être que si on la retrouve, ça vaudra encore le coup de vivre encore... J'en sais rien, Juju, je te livre mes hypothèses comme elles viennent mais c'est possible que je sois dans l'erreur. Toi, tu veux croire à un départ volontaire pour aider les femmes et les enfants des rues en Espagne ou au Mexique, comme elle l'a laissé entendre au responsable de

« la Celestina », mais dans ce cas-là, pourquoi toute cette mise en scène ? La voiture abandonnée ? Le silence volontaire ? Les articles publiés sur « L'immolée-du-silence » ? Encore une fois, je ne veux pas réfréner ton besoin d'agir. Je le comprends, mais avant de partir, prends le temps de réfléchir un peu.

Il y a encore une piste que je voudrais creuser, avant de t'en parler. Je t'envoie un courriel dès qu'il y a du concret.

Bises

Agathe

de : jules.leonard@hotmail.fr

à : agathe.lebrun@altern.org

envoyé : le 30/10/2013 à 17h

objet : re-enquête

Agathe,

Je suis trop excité pour attendre mais tu as raison il faut que je me calme. C'est la première fois qu'il y a une piste véritable et j'ai retrouvé l'espoir. Je crois beaucoup moins aux thèses du suicide ou de l'enlèvement et de plus en plus à celle du départ volontaire. D'ailleurs, les enquêteurs ont définitivement éliminé la piste de la femme avec le jerrican. C'était simplement une automobiliste en panne d'essence qui s'est présentée spontanément à la gendarmerie pour témoigner.

Ça me fait du bien de t'écrire et de faire le point sur ce qu'on sait. C'est vraiment le Mexique qui me paraît la destination la plus probable. D'abord, parce que « La Celestina » est une association s'occupant d'enfants des rues, cherchant à améliorer l'éducation, la santé et l'environnement et que maman est bien allée voir

Jacques Chartreux, le responsable en France de la collecte des fonds et de gestion des bénévoles. Il m'a paru très sensé et très engagé. Il m'a dit qu'elle était venue le voir il y a quelques jours et qu'elle lui avait paru fatiguée mais aussi très combative. Elle semblait vraiment vouloir s'impliquer dans un projet humanitaire. Elle avait vu un reportage sur Célestine, la religieuse toujours habillée en bleu et blanc, qui avait fondé la première maison d'enfants à Oaxaca et souhaitait participer à la création d'une autre maison dans le Chiapas ou le Yucatan. Jacques lui a conseillé de faire un voyage au Mexique pour confronter son idéal à la réalité des choses, avant de s'engager dans quoi que ce soit. Combien de bénévoles motivés n'avait-il pas vu abandonner dès la première piqûre d'araignée ou incapables de supporter l'humidité de la jungle ! Au départ, ils voulaient vraiment venir en aide aux indiens du Chiapas sans se rendre compte de leurs conditions de vie réelles. D'autres ne se rendent pas compte des dangers à vivre dans une ville mexicaine... De plus, il trouvait maman un peu âgée pour s'engager dans un tel projet et quand il a tenté de l'en dissuader, elle s'est fâchée en rétorquant que ce n'était pas une question d'âge, que la Célestine, beaucoup plus âgée qu'elle, faisait un travail remarquable. Ça l'a fait sourire et ça lui a plu en même temps, mais il a insisté pour qu'elle aille d'abord au Mexique par ses propres moyens, que de toute façon il y avait des quantités d'associations sur place et qu'elle pourrait se rendre utile sans problème. Elle a fait un don très généreux de 500 euros à l'association. Il se rappelle qu'elle a parlé beaucoup de San Cristobal de las Casas au Chiapas. Mais quand elle lui a avoué que ses souvenirs de la langue espagnole

étaient assez lointains, il lui a recommandé plutôt Oaxaca ou Mexico où elle pourrait dans un premier temps trouver des cours de langue.

Tu te souviens que les enquêteurs avaient épluché son compte bancaire et surveillé les retraits de sa carte bleue ? Il y a eu plusieurs retraits de sommes importantes ces trois derniers mois, ce qui correspondrait au projet de voyage humanitaire. J'ai regardé les prix pour les billets d'avion : ça va de 600 à 1200 euros et si elle voulait vivre un moment là-bas en aidant à la construction d'une nouvelle maison à Oaxaca-de-Juarez ou dans le Chiapas cela pourrait expliquer le retrait de ces grosses sommes. Je n'ai pas trouvé son passeport dans son bureau, ce qui corroborerait cette piste, mais bon ça ne veut peut-être rien dire, maman est tellement désordonnée...

Oui, j'en suis de plus en plus persuadé, elle est partie là-bas pour se rendre utile, donner un sens à sa vie. Ce qui me chagrine, c'est qu'elle ne nous ait pas mis dans la confidence. On aurait pu comprendre tout de même : pourquoi est-elle partie ainsi sans explication sans lettre ? Et surtout pourquoi avoir laissé sa voiture à Cavaillon avec la vieille machine à coudre à mamie et le parapluie noir ? Est-elle partie à pieds ? A-t-elle eu besoin de marcher avant de faire du stop ou prendre un car vers un aéroport ? A-t-elle eu une absence ? Avec ces questions, je m'angoisse de nouveau. J'essaie en vain de joindre des responsables d'ONG au Mexique mais je crois que je vais faire le voyage, ne serait-ce que pour bouger et me sentir utile... De ton côté, as-tu vérifié ce que tu voulais me dire ?

Bises

Juju

de : agathe.lebrun@altern.org
à : jules.leonard@hotmail.fr
envoyé : le 31/10/2013 à 10h30
objet : re-enquête

Juju,

Oui, j'ai vérifié et je t'en parle tout de suite. Je suis heureux que tu reprennes espoir et tu as peut-être raison pour le voyage au Mexique. Les enquêteurs n'ont probablement pas assez de moyens pour creuser cette piste... Ta mère non seulement rêvait d'aller en Amérique latine mais elle tenait vraiment à se rendre utile. Depuis quelques années, elle refusait de jouer les touristes de luxe et d'augmenter la dette carbone par des voyages en avion . Il est donc possible qu'elle se soit rendue au Mexique mais ce n'est pas certain. Toi, vas-y, fonce, si tu le sens ainsi.

Je viens de relire une lettre de ta mère dans laquelle elle parlait de toi justement. Elle s'inquiétait de ta trop grande proximité avec elle. Et se demandait s'il ne serait pas préférable qu'elle s'éloigne pour que tu oses enfin voler de tes propres ailes. En allant peut-être vivre au Japon par exemple comme tu l'as toujours rêvé. Tu venais d'achever ton mastère, tu cherchais du travail et tu passais tous tes weekends avec ta mère : reconnais qu'à vingt-trois ans, tu devrais songer un peu à toi ! Je sais que tu adores ta mère et qu'elle apprécie beaucoup vos randonnées et vos escapades dans votre belle région. Après avoir parlé de toi dans cette lettre, elle me racontait son dégoût pour l'éducation nationale, sa fatigue et le sentiment d'inutilité à enseigner à des gamins pour un remplacement de trois semaines au mois

de juin ! Elle se plaignait de faire de la garderie et qu'en attendant elle n'avait plus d'énergie pour autre chose. Et puis, c'est là où je voulais en venir, elle me parlait de la légende mexicaine de la *Llorona* - ce qui rapproche encore de la piste du Mexique... Je te la résume.

Elle est assimilée à la déesse aztèque Cihuacoatl - la « femme serpent », figure de maternité et de fertilité. C'est aussi la femme trahie et infanticide. Dans tous les versions de la légende, elle serait la « femme qui pleure » le long des rivières certaines nuits. Une jeune mère est abandonnée par un homme de condition supérieure pour se marier avec une femme de sa condition. *La Llorona* noie alors ses enfants avant de se suicider. Mais Saint-Pierre lui refuse le paradis tant qu'elle n'aura pas récupéré l'âme de ses enfants. Une sorte de Médée faisant passer sa vie de femme avant celle de mère. Ce qui passionnait ta mère c'est que la légende se renouvelait et évoluait en fonction du contexte et des époques. Ainsi dans une des chansons en langue zapothèque, c'est l'homme qui est *La Llorona* et qui pleure. Soi dit en passant, cette chanson se rencontre dans la région de l'isthme de Tehuantepec dans l'état d'Oaxaca... ce serait peut-être intéressant que tu ailles dans cette région si tu veux vraiment partir au Mexique. Dans une version moderne du conte, le don juan a pollué la rivière avec les déchets de son usine et la *Llorona* pleure parce qu'elle ne parvient pas à voir à travers l'eau sale, noire et polluée pour y retrouver ses enfants.

Je te retranscris le passage de la lettre vraiment intéressant, ce sera plus simple : [...] je ne parviens plus à travailler à mon roman, j'ai toujours des copies à corriger, des factures à régler, des rendez-vous avec des parents ou le

médecin... Même Jules arrive toujours au mauvais moment. Bien sûr, je suis toujours heureuse de le voir mais j'ai l'impression d'être toujours dérangée et interrompue dans mon travail. Tu me diras pour ce que ça vaut... ce sera encore un texte inachevé. Mon âme tourmentée est celle de la Llorona, la femme qui pleure tout le temps ses enfants morts, mes textes morts avant d'avoir vécu... Quand je serai morte, tu brûleras tous mes écrits Agathe, il faut que tu me le promettes ! Bon, j'arrête de me plaindre et de pleurer sur mon sort. Je crois que je vais aller ressourcer à « la rivière du loup », qui n'est pas polluée, elle. J'y serai tranquille et y retrouverai ma créativité. Mais avant il faut que j'aie le courage de démissionner. Et toi mon amie, ne me fais pas la morale et n'essaie pas de m'en empêcher. À quoi bon m'obstiner à rester dans l'Éducation nationale ? Personne ne m'y retient...

Voilà, ce que m'écrivait ta mère au mois de juin ! Est-ce que ça te parle cette rivière du Loup ? La dernière fois que je nous nous sommes vus, en août dernier, elle m'avait dit avoir déniché un lieu idéal pour notre maison de retrait ; c'était à une centaine de kilomètres de chez vous, dans les Alpes de Haute-Provence je crois, mais le mauvais temps nous a empêchés de nous y rendre. Est-ce qu'elle t'en avait parlé ? Ne crois-tu pas qu'elle aurait pu couper les ponts dans un endroit tranquille pour travailler à son roman ? Pour ne pas être dérangée. Tu sais bien qu'elle adorait écrire au bord de l'eau : rivière ou mer, c'était son rêve de trouver une maison d'où l'on puisse entendre l'eau s'écouler. Pour la maison de retrait que nous cherchions pour nos vieux jours, nous avions visité une ancienne colonie au bord d'une rivière, tu te souviens du nom ?

Je pense vraiment qu'il faut aussi chercher dans cette direction. Je pourrai prendre ces jours qu'il me reste pour explorer cette piste pendant que toi tu irais au Mexique, qu'en penses-tu ? Et les enquêteurs de leur côté, ont-ils avancé ?

Bises , Agathe

de : jules.leonard@hotmail.fr
à : agathe.lebrun@altern.org
envoyé : le 01/11/2013 à 9h
objet : re-enquête

Agathe,

Mon avion part dans une heure, j'en profite pour t'envoyer un message (je n'arrive pas à te joindre par téléphone). Je t'en enverrai un autre dès mon arrivée à Mexico : ensuite, je prends un autre avion pour me rendre à Oaxaca sur la piste de la Llorona... Paul Lambert m'a donné le nom de quelques personnes sur les deux villes et si maman est là-bas, elle aura pris contact avec elles en premier lieu. Je ne sais pas si je pourrai me connecter facilement sur place, aussi ne t'inquiète pas si tu n'as pas de nouvelles régulières. Quant à la maison de retrait, oui, bien sûr elle en parlait souvent ; je l'avais même accompagnée une fois visiter l'ancienne colonie de Marseille dont tu parles... C'est aux environs de Buoux, dans le Luberon. Quant à « la rivière du loup », j'ai vérifié c'est une des appellations de la Bléone, un cours d'eau près de Digne. Elle y avait fait une randonnée pédestre aux vacances de printemps après son périple dans les gorges du Verdon, tu ne te souviens pas qu'elle t'en avait parlé ? Ça lui avait même donné une idée ; elle avait imaginé un moment monter un projet pour des

élèves un peu difficiles : faire l'itinéraire de Jean Valjean de Toulon à Digne en même temps que la lecture des *Misérables*. Bref, le projet est tombé à l'eau - sans vouloir faire de jeu de mot - et je ne pense pas que cette piste mène bien loin. Je la creuserai à mon retour. À moins que tu puisses t'occuper de cette partie de l'enquête... car j'ai l'impression que la police se désintéresse de l'affaire. Pour eux, il s'agit vraisemblablement d'une fugue et comme maman est une adulte... Il y a bien la crainte d'un enlèvement ou d'un crime avec l'histoire de la voiture mais je sens bien qu'ils croient à une mise en scène. Ils ont catalogué maman dans la catégorie des personnalités fantasques et fragiles, à la limite du déséquilibre. Je ne suis pas loin de penser comme eux. Je tourne sans cesse cette question dans ma tête : pourquoi ne nous a-t-elle pas donné une explication de son départ ? On aurait compris tous les deux, non ? Je lui en veux de nous faire subir tout cela. En même temps, je la comprends... elle se sentait tellement inutile en tant que prof ces derniers temps, et si en colère contre le système et l'éducation nationale. Qui n'en a rien à faire. Aucune nouvelle de leur part. Ils auraient pu m'envoyer un mot de réconfort ou autre chose...

Bon, il faut que je me présente à la porte d'embarquement. Souhaite-moi bon courage : treize heures d'avion jusqu'à Mexico! J'espère qu'elle est là-bas !

Bises

Juju.

De : agathe.lebrun@altern.org

à : jules.leonard@hotmail.fr

envoyé : le 02/11/2013 à 10h30

objet : re-enquête

Juju,

Je ne sais pas quand tu pourras te connecter et lire ce message mais je t'écris tout de suite pour te donner des nouvelles : je viens de passer la nuit à l'auberge des Seguins qui se trouve non loin de Buoux dans le vallon de l'Aiguebrun et je vais y rester encore au moins une journée. Le téléphone ne passe pas mais il est possible d'avoir une connexion internet. La propriétaire de l'auberge est formelle : elle a vu Claude cet été (je lui ai montré la photo). Elle se souvient qu'elle cherchait le chemin pour débuter la balade à pieds jusqu'à Sivergues. Au retour de sa randonnée, ta mère lui a demandé s'il y avait possibilité de louer hors saison une chambre pour quelques semaines, ce à quoi la propriétaire a répondu que la plupart du temps ils fermaient en décembre jusqu'aux vacances de février. Et tiens-toi bien, elle a posé des questions aussi sur les possibilités d'acheter une petite maison ou un terrain dans la région. J'en déduis : soit elle cherchait la maison de retrait soit elle préparait sa fugue ! Et j'avoue que je commence à la comprendre tant cet endroit est merveilleux ! D'immenses falaises surplombent la rivière, l'Aiguebrun, qui coule toute l'année. *J'ai trouvé l'eau si claire que je m'y suis baignée...* les pieds. La chanson ne ment pas, c'était délicieux et froid. J'ai fait la même randonnée que ta mère jusqu'à Sivergues avant de revenir par ici. J'ai aperçu une maison troglodyte - j'imagine très bien Claude hiberner, comme une ourse dans son antre. Je me renseignerai demain. Mais je sens qu'elle n'est pas loin d'ici. À mon avis, elle s'est trouvé une cabane ou un refuge et se refait une santé. Elle essaie de retrouver ses

forces et sa vitalité pour courir de nouveau avec les loups...

La marche m'a fatigué le corps mais l'esprit galope à toute vitesse et je ne sais pas si je pourrai dormir. Il le faut pourtant : demain, une longue journée m'attend...

Bises

Agathe

Weblog l-immolee-du-silence.fr/11- 15

J - 5 (cinq jours avant passage à l'acte)

Manuel du bourreau

Au moment de quitter le collège pour de nouvelles aventures, je te dédie ce manuel, frangin, parce que tu vas en avoir besoin. Au collège comme dans la vie, il y a pas à tortiller du cul : soit tu es un blaireau, soit tu es un bourreau. Il y a bien une troisième catégorie, les geeks, les accros aux jeux vidéo, qui vivent dans un monde virtuel mais bon, je simplifie... Alors d'abord ne crois pas que tous les profs soient des bourreaux, nombreux y aspirent mais très peu sont élus. Ensuite, il faut se débrouiller pour que ce soient eux qui deviennent les victimes et nous les tortionnaires. C'est l'objet de mon petit *vade mecum satanas*. Déjà, tu comprends pourquoi mon pseudo sur les réseaux sociaux, c'est « Le bourreau ». Bourreau des cœurs, bourreau des peurs, bureau des pleurs. Tout tient ensemble : c'est à ce prix que tu seras populaire au bahut en même temps que craint et respecté. Tu vas devoir t'imposer dès ton premier jour de collège - je ne serai plus là pour te protéger - d'une part auprès des élèves et ensuite auprès des profs. N'oublie pas qu'ils ne peuvent rien contre nous si tu respectes bien mes règles. Au pire des cas, il y a toujours le recours aux parents, mais il faut avoir quelques rudiments de comédie ou de psychodrame. Dans tous les cas, dès que tu vas entrer en sixième, n'oublie pas que le premier objectif au collège c'est de bouffer du prof, en commençant par le faire taire. C'est

une idée reçue de dire que la torture c'est pour faire avouer ou parler quelqu'un. Au contraire, tous les grands tortionnaires pratiquent leur art dans le but de faire taire les grandes gueules de résistants ou d'opposants à un mec fort qui a tout le pouvoir. Donc, pour survivre au collège il te faut être bourreau. Un prof est un ennemi qu'il faut éliminer (dans le meilleur des cas) en tout cas réduire au silence. Observe-le bien. Récolte le plus de renseignements possible sur lui. A-t-il déjà une réputation au collège ? S'il est jeune, est-ce un stagiaire ou sa première année ? Est-ce un remplaçant ? À chaque prof, une stratégie différente mais je te livre les règles générales. Tu affineras ensuite.

Règle n°1 : avant d'élaborer une stratégie, il faut examiner le terrain de bataille. Observe bien la salle de cours où tu vas sévir. Profite de toutes ses potentialités. Est-elle à l'étage ? Le plafond est-il constitué de dalles d'isorel mou - matériau dans lequel se fichent facilement les fusées-cartouches de stylo ? Le ciment des murs est-il ancien, friable, grattable, graffitable ? Les fenêtres peuvent-elles être ouvertes facilement ? Le prof emploie-t-il un tableau à craie, un tableau blanc à feutres, un écran avec vidéoprojecteur (cas de figure le moins avantageux pour non mais pas obstacle incontournable) ? Le bureau du prof est-il collé à celui d'un élève ? Peut-on atteindre la prise électrique à laquelle est relié son ordinateur ? Repère la place des autres prises et des interrupteurs, etc.

Règle n°1 (bis) : travailler son sourire pendant la phase d'observation. Ne pas oublier que de l'autre côté, celui des victimes, ça observe aussi. Il faut donc travailler

plusieurs types de sourire : le sourire candide (avec les yeux légèrement agrandis de surprise), celui de séduction (voir avec qui il fonctionne), le narquois, etc. Tout est dans la nuance, petit frère. Travaille à la maison devant un miroir. Prends des notes mentales sur les effets de ton sourire sur les profs, les pions, les CPE, etc.

Règle n°2: trouver son bras droit et ses lieutenants. Trouve-toi un souffre-douleur parmi les bolos de la classe et persécuté-le. Très vite, des aspirants bourreaux vont non seulement rire de tes sévices mais vouloir y participer. Et c'est là que tu les surprends ; tu laisses une seule chance au souffre-douleur : soit il se bat et se défend contre ses assaillants, soit il s'aplatit. Tu prends alors sa défense et tu en fais ton bras droit. Il te vouera une reconnaissance éternelle et te sera fidèle jusqu'au bout du collège. Les lieutenants, peu importe, tu les choisis parmi les plus faibles et les moins scolaires. Ce sont toujours des victimes eux aussi.

Règle n°3: les placer aux endroits stratégiques : portes, fenêtres, bureau prof (attention place convoitée par les intellos arrivant toujours en avance aux cours), prises électriques, interrupteurs...

Règle n°4: commencer le plus tôt possible à tester le potentiel de la classe (pour un rendement optimal il faut que les deux-tiers soient des suiveurs dociles) en bavardant ou en échangeant des mots (noter ceux qui ne jouent pas le jeu) ; observer également ceux qui ricanent de vos piques contre le prof et ceux qui rebondissent (si ce ne sont pas encore vos lieutenants, les recruter) et s'il y a des intellos résistants les tenir à l'œil.

Règle n°5: tester les antennes du prof le dos tourné en faisant voler des avions ou en lançant une première bataille de cartouches d'encre ou de boulettes de papier. S'il se retourne et se contente d'un regard noir, il a des antennes rétractables. S'il ne se retourne pas, il faudra chercher à savoir si c'est délibéré ou s'il n'a rien senti avec d'autres tests (voir règle du faux délateur, qui dit au prof qu'il a failli se recevoir un projectile sans dénoncer personne). Si le prof ne réagit pas, c'est peut-être un coriace, se tenir sur ses gardes.

Règle n°6: tester son seuil de tolérance et ses réactions aux premiers bavardages, aux premiers projectiles, aux premières interruptions de travail. Deux cas de figures : soit c'est un réactif agressif, soit c'est un réactif mou. Le réactif mou va avoir le tort de ne pas vouloir te sanctionner immédiatement : il prévient qu'il sévira s'il doit intervenir encore une fois pour avoir le calme. Il faut dans ce cas voir si on a affaire à un réactif « mou-moulineur » en lui posant les questions de base : pourquoi vous me regardez ? Pourquoi vous en prenez-vous à moi ? Qu'est-ce que j'ai fait ? S'il répond à toutes les questions - c'est peut-être un prof stagiaire ou débutant - c'en est un (un moulineur de paroles) et tu gagneras vite la guerre d'usure. Le réactif agressif demande ton carnet ou te donne une punition. Il annonce qu'il te collera la prochaine fois. S'il ne tient pas ses promesses, tu peux le classer dans les mou-moulineurs.

Règle n°7 : organise un premier dawa qui poussera le prof à sortir de ses gonds, en criant ou en t'insultant. Si c'est possible, il faut essayer de le filmer ou de

l'enregistrer (voir règle n°8)

Règle n°8: discréditer le prof hors cours en répandant des rumeurs via les réseaux sociaux. Réduire les profs femmes et encore jeunes à des objets sexuels s'avère souvent très payant à long terme. Insinuer aussi qu'elle vous aurait fait des avances, plusieurs fois. Pour les hommes, suggérer l'homosexualité voire la pédophilie. Pour tous les profs, il est facile de leur supposer une addiction aux antidépresseurs, anxiolytiques, à l'alcool, à la drogue. User abondamment du témoignage indirect : « un ami de ma mère qui habite près de chez elle, l'a vue hier complètement bourrée pisser derrière une voiture... » Indique des circonstances précises et des détails scabreux. N'oublie jamais que plus c'est gros et graveleux, plus ça marche !

Règle n°9: pour faire craquer un prof, l'empêcher de faire cours, ne pas hésiter à recourir à la technique de l'abeille si toute la classe joue le jeu : dès qu'il ou elle commence à parler commencer à bourdonner, lèvres fermées. Recommencer autant de fois que nécessaire : absolument sans danger si tous les élèves jouent le jeu.

Règle n°10: faire régner un silence de mort après plusieurs crises hystériques du prof qui aura lancé la fameuse phrase : « Je ne veux plus entendre un mot ». Il faut bien entendu la cohésion du groupe (même les intellos) qui doit jouer le jeu : ne répondre à aucune question du prof ! Technique à n'employer qu'avec parcimonie et après une série de cours chahuts.

J - 4 (quatre jours avant de passer à l'acte)

Un collègue me demande de prendre un moment sa classe de quatrième. Quand j'entre dans la salle de cours, c'est à peine si quelques-uns remarquent ma présence. Je leur dis qu'ils peuvent faire ce qu'ils veulent à condition de rester calmes. Je me tourne vers le tableau à craie et inscris deux accents circonflexes l'un à côté de l'autre, me retourne en demandant ce que ça signifie : tous les élèves ont des sourcils épais et noirs à la Groucho Marx qui se soulèvent exagérément. Je souris, leur dis que c'est très drôle pour une fois. Je leur explique que les accents circonflexes marquent la trace d'un ancien s disparu. Je sors un crochet de boucher en forme de S, le fixe sur le mur, saisis l'arrière du pull de l'un des élèves - c'est Valentin - qui s'arrête enfin de rire bêtement. Suspendu au crochet, il agite ses jambes et ses bras comme une marionnette à fil. J'ai toute l'attention de la classe maintenant : ils ont l'air terrifiés. J'écris aussi au tableau : « Il aurait dû réfléchir car j'ai du répondant » et je dessine un pendu. En me retournant, j'aperçois Marvin qui fait signe à un autre que je suis cinglée. Je le regarde fixement et comme lui, je pointe et tourne mon index vers la tempe puis avec le même doigt je le vise comme si j'avais une arme. Toute la scène se déroule au ralenti et en silence. Je crie : « Pan ! » en même temps que retentit la déflagration d'un vrai coup de feu. Je regarde ma main : elle tient bien un revolver qui fume encore. Marvin s'écroule, la tache rouge sur sa chemise blanche prend la forme d'un coquelicot. Je dis à la classe qu'il manque une tache rouge. Je tire une nouvelle fois et déclame d'un voix de tragédienne le poème de Rimbaud : « *C'est un trou de verdure où coule une rivière... Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit. Il avait à*

peu près votre âge, Rambo, quand il a écrit ce poème. »

Léa lève timidement le doigt : « Madame, je crois que c'est Rimbaud, pas Rambo... » Étonnée, je réponds : « J'ai dit Rambo ? Tu es sûre ? Ouh, Je suis fatiguée moi ! Allons décrocher Valentin... » , joignant le geste à la parole. Quelqu'un entre dans la classe sans frapper : « Qu'est-ce qui se passe ici ? On vous entend du bout du couloir ?

- Pourtant, la classe n'a jamais été aussi calme, dit Léa en me souriant. Je réponds à son sourire. La femme qui vient d'entrer se tourne vers moi et me dit que c'est mon tour. Je la suis dans un long couloir sombre, éclairé par de petites lanternes de couleur rouge. Les talons de l'inconnue - inspectrice ou principale - résonnent d'un son métallique et hostile. Le parcours est labyrinthique et je me dis que je ne retrouverai jamais mon chemin pour revenir. Enfin, nous arrivons devant une salle ouverte, où sont installés un homme et une femme. D'un geste de la main, la femme m'invite à m'asseoir et va rejoindre les autres attablés face à moi, feuillets vierges devant eux et stylo en main. C'est un jury d'agrégation. Je panique car je ne sais pas du tout ce qu'ils attendent de moi : je ne connais même pas l'épreuve que je passe. J'ai la gorge sèche. Celle qui est venue me chercher annonce : « Vous avez cinquante minutes pour faire une leçon sur les accents circonflexes, nous vous écoutons. » Ouf, je respire un peu. Venant de faire aux élèves un cours sur le même sujet, je devrais pouvoir improviser. En compliquant un peu les choses. Mon introduction me paraît brillante : « De nos jours, où la communication se doit d'être rapide, notamment avec les réseaux sociaux, les accents circonflexes ont trouvé un nouvel usage dans les smileys par exemple, et constituent des signifiés à

part entière. Mais il n'en a pas toujours été ainsi. Ce sont en effet d'abord des signes diacritiques. Nous verrons dans un premier temps...» L'un des membres du jury prend des notes, tandis que l'une des femmes commence à soupirer et regarder par la fenêtre. Déstabilisée, je commence à déraper : « J'avoue que je suis circonflexe devant un accent perplexe. Imaginons la danse des petits pains de Charlot mais avec des accents circonflexes : que nous disent-ils ? » Les trois membres du jury se regardent maintenant en ricanant. Ils n'écrivent plus rien et m'invitent à poursuivre. On dirait qu'ils assistent à un spectacle... Je n'en peux plus, je sais qu'ils se fichent de moi, je me réveille.

J - 3 (trois jours avant passage à l'acte)

Femme en miettes, je ne sais plus quelle miette dit *je*. Même en imaginant un super *je* qui les ramasse et les rassemble toutes, *je* ne pourra jamais reconstituer un pain. Mieux vaudrait faire un nouveau pain. Mais où trouver les matériaux bruts. La céréale, l'eau, le feu ? Se contenter des miettes donc. De l'une des miettes qui dirait *je*. Qui s'adresserait à ceux qu'elle aime, à ceux qu'elle a aimés, à ce qu'elle n'aime plus, à l'inhumain.

A ceux que j'aime

Je vous dois une explication. Cela pourrait être un bon début. Je ne veux surtout pas que vous souffriez, qu'à votre tour vous risquiez l'émission. Je me mets en chemin mais je dois d'abord trouver le point de départ. Le départ est ma quête. Après je me livre au hasard. Cette lettre aussi, je la confie à la chance. Chance ou

malchance, c'est la première personne que je rencontrerai sur le chemin. Je lui confierai cette lettre et il en fera ce qu'il voudra. Si vous trouvez les miettes avant les oiseaux, vous pourrez peut-être me retrouver. Au moins j'existerai le temps que vous me cherchiez. Au lieu de vous partager mes miettes, faites du pain. Je sais que tu bous de colère ma chère Agathe, tu détestes quand je parle ainsi. Je t'assure que je ne le fais pas exprès. Je ne veux pas faire mon intéressante. Non seulement, j'ai perdu tout intérêt pour moi-même, mais j'ai aussi perdu tout intérêt. *Intérêt et principal.* Promet la cigale. Ai perdu le principal. Je pars chercher l'essentiel. L'eau, l'air, le feu, la terre et un berceau. Oui, j'ai besoin de berger encore quelques idées pour qu'elles retrouvent blondeur et vitalité. Comme toi, Jules, mon enfant céréale dorée avant que je ne coupe tes cheveux. En ce temps-là, nul besoin d'enseigner, d'éduquer ou de conduire, il suffisait de nommer les choses qu'on te désignait. Un oiseau picorant une miette de pain : « Oiseau », tu répétais « wa-zo » dans un grand sourire. « Sco-lo-pen-dre », non, celui-ci je n'ai pu te le dire, ne le connaissant pas encore. Répète Juju. Mon Juju d'orange a grandi. Tu ne m'appartiens plus, nous ne nous appartenons plus, je ne te nourris plus de mots, tu ne me nourris plus de ton amour éperdu et de ta confiance absolue. Toi aussi tu dois être en colère après moi si cette lettre ne t'est pas parvenue... Mais à un moment donné - qui le donne ? - il n'y a plus à réfléchir, à justifier, à rassurer - pour redonner de l'assurance il en faudrait en réserve - et ne pas tergiverser, traverser, renverser, verser, vers... Je recommence à jouer avec les mots, les sons et les sens, et c'est toujours mon problème. Dès que quelque chose ne va pas, quand je suis submergée par les

émotions par exemple, je ne parviens à me calmer qu'en m'arrêtant sur les mots. En jouant avec eux. Comme les enfants, je me distraie, me diverte et m'éloigne de ce vers quoi au contraire il faudrait que j'aie le courage d'aller. Même si ça fait mal. Avoir le courage d'écouter les voix en miettes. Les voix se mettent toutes à parler ensemble comme des élèves et c'est un brouhaha indescriptible que je ne supporte plus. Seule l'écriture fait résonner chacune des voix plus ou moins clairement mais au moins une voix se détache distinctement des autres et quand toutes se sont exprimées, le silence revient. Enfin. Voilà, je crois que c'est de ça dont je souffre le plus : le bruit, permanent au collège - salle de cours, salle des profs, réfectoire, et le vacarme à l'intérieur une fois sortie. Le calme revenu, on se retrouve alors dans la salle des soupirs. Les soupirs résonnent de plus en plus fort jusqu'à devenir halètements, suffocation, asphyxie... Parce que le cycle infernal bruit - colère - impuissance - mots ne s'interrompt jamais, sinon pour les vacances qui accordent juste le temps de ramasser toutes ses miettes et de reconstituer une sorte de chapelure pour recouvrir une viande encore consommable. Il est vital de trouver l'air, l'eau, le silence...

Dans le silence, l'écriture peut se faire boulangère. Il faut juste un lieu près d'une rivière, pour entendre le vent bruire dans les feuillages, trouver les plantes céréalières dans la terre, en récolter les grains, les moudre et les broyer, récolter la farine, la malaxer, le silence comme levain pour faire lever le texte. Le feu dans l'âme pour le cuire et le doré. Le sortir au bon moment. Laisser refroidir et le partager en bonne compagnie (le *copain*, celui *avec lequel on mange le pain*) Je vois ça comme ça.

Dans l'idéal. Dans la métaphore.

A ceux que je n'aime plus (mes futurs élèves de la quatrième infernale qui m'est spécialement réservée)

Je ne vous connais pas encore et pourtant je ne vous aime plus. Voilà, c'est dit. C'est débile, n'est-ce pas ? J'entends vos voix dans vos têtes. On est encore tombés sur une folle. Qui parle ? Qui voit ? (les deux dernières questions c'est la miette, le peu de chose qui vous sert de prof, qui les pose) On ne sait pas et on s'en fout. C'est ça que vous vous dites ? Ou bien vous vous demandez comment vous allez vous y prendre pour *la* faire craquer, *la* mettre à bout pour qu'elle les mette une fois pour toutes, les bouts ? Oui, j'emploie un pronom de troisième personne, vous ne me considérez probablement pas comme une deuxième personne. Vous n'avez pas d'empathie. Juste de la haine pour ce que je représente, pour la fonction. Oh, mais il faut que je fasse attention à ne pas employer de gros mots ni à faire de trop longues phrases, je vois soupirer certains d'entre vous, épuisés déjà par l'effort d'avoir lu jusque là... Aller à l'essentiel, il me faut.

Alors voilà, chacun d'entre vous, en tête à tête, pourrait être une personne avec laquelle je pourrais dialoguer avec plaisir. Rêvons. Nous pourrions même nous enrichir mutuellement, en transmettant à l'autre ce qu'il ne savait pas encore avoir en lui. Mais, car il y a toujours un *mais* qui arrive après le rêve au conditionnel, je vois maintenant qu'une bonne moitié d'entre vous avez décroché, vous agitant sur vos chaises, cherchant le regard ou le sourire de celui qui va déclencher les hostilités. Ce n'est pas moi qui commencerai et pourtant c'est vous qui direz *ce n'est pas moi*. Tous ensemble, et je

m'adresse à vous aussi les cinq ou six élèves qui essaierez de résister à la traction vers le bas, vous n'êtes qu'une bande de petits pervers manipulateurs narcissiques. Vous ne savez pas ce que ça veut dire ? Mais ça ne veut rien dire, rien dire du tout, les enfants ! Les mots désignent ou signifient les réalités du monde. Et si vous cherchiez un peu par vous mêmes dans un dictionnaire, non ? Allez, pour les derniers lecteurs encore concentrés, j'explique. Dans la classe, il y deux ou trois « grandes gueules-petites bites », oh pardon, je vous ai choqués mes pauvres chéris, allez vous plaindre à vos parents, qui ne manqueront pas de se plaindre à la direction du collège, qui ne manquera pas de demander une inspection pédagogique pour la prof ayant osé faire une telle injure à ces pauvres petits qui ouvrent le plus grand possible oreilles d'âne - yeux porcins - bouche d'égout ... ouh que ça fait du bien, vous ne pouvez pas savoir, et le fait que ça fasse du bien justement, à nous les profs, de dire de telles insanités, est lié à notre obligation permanente de montrer l'exemple, de se contenir, de se maîtriser en votre présence, alors que vous n'avez aucun frein ! Au contraire vous poussez au maximum les limites du prof en face de vous et vous délecter du spectacle quand il craque ou dérape. Et vous êtes très habiles à ce petit jeu. L'explication est un peu simpliste mais a le mérite de partir de ce que vous connaissez. Ne nous demande-t-on pas de construire nos séquences d'apprentissage à partir des représentations des élèves ?

Je ne vous aime plus parce que je n'en ai plus l'énergie. Parce que vous m'avez pris en grippe avant même de chercher à me connaître. Vous ne voyez en moi que la

fonction et en même temps vous voulez que je prenne en compte votre affectif. Auparavant, il n'y a pas si longtemps, à chaque nouvelle rentrée je vous visualisais comme une classe sympathique avec laquelle je pourrais construire quelque chose. Je gardais le sourire et le calme parce que vous étiez calmes et daigniez répondre à mes sourires. La période de grâce dure suivant les classes, de trois ou quatre semaines jusqu'à parfois les huit semaines jusqu'aux premières vacances de la Toussaint. Et puis, quand les « grandes gueules - petits cerveaux » commencent à ne plus supporter la difficulté de se tenir tranquilles, ils commencent les provocations orales, et ce n'est pas la peine d'être très fin pour faire rire une classe aux dépens d'un individu. Il faut être très fort pour résister. L'an passé, j'ai eu deux classes-paradis qui m'ont fait tenir supporter les deux autres classes (pas spécialement terribles d'ailleurs). Quand j'ai pris contact avec ma quatrième-paradis, à la rentrée, je leur ai distribué une lettre écrite la veille pour me présenter et leur annoncer le programme. Une lettre d'amour. Je leur ai demandé ensuite de me répondre par écrit. Tous ont lu cette lettre jusqu'au bout ... deux heures de silence, de sourires, d'écriture... Quelques-uns m'ont demandé s'ils pouvaient me remettre leur lettre au propre au prochain cours mais j'avais annoncé la couleur : je ramasserais vingt-neuf lettres, achevées ou pas. C'est ce que j'ai fait. Plaisir immédiat des deux côtés, bienveillance réciproque. Au cours des neuf mois passés ensemble, tout n'a pas été parfait, mais jamais je ne suis entrée dans la salle à reculons. Je me suis vraiment attachée à cette classe à laquelle j'ai pu faire lire les lettres de la marquise, *le Cid*, *Cyrano*, *les Misérables* jusqu'à la poésie contemporaine... Cette classe a écrit autant qu'elle a lu, a

accepté la difficulté, la mise en danger... (soupir) Je sais que je n'aurai pas cette chance à chaque rentrée, à chaque remplacement. L'effet Pygmalion a ses limites. Je préfère terminer sur une bonne impression. La plupart d'entre vous ne lirez pas cette lettre parce que ça demande de trop grands efforts pour lire (je crois que vous ne faites même plus l'effort d'essayer) et surtout parce que je ne suis pas là devant vous dans une salle de classe. Moi non plus, je ne parviens plus à m'efforcer de faire des efforts. J'ai perdu mes forces. Vous avez gagné. Vous allez grandir peut-être. Je l'espère. Votre année de quatrième n'est qu'une miette dans votre vie. Vous... Rangez-vous, rentrez sans moi.

J - 2 (deux jours avant passage à l'acte)

NE PAS DÉRANGER

Les lettres rouges en police 72 sont faites pour être lues même par un aveugle. C'est un cri capital et essentiel. J'ai besoin d'être seule et tranquille pour travailler. Pourquoi persistez-vous à m'envoyer des invitations, des convocations, des appels à l'aide, à l'amitié, des injonctions à payer ceci ou cela qui ne me sert pas/plus, des rappels à l'ordre de me faire soigner, contrôler les seins, les intestins, et la tête alouette ? Ne me dérangez plus à moins que je sois reconnue sienne par Dieu ou que j'aie à sauver le monde. Et encore ! Je ne sauve plus, je me sauve et m'enfuis. Loin. Loin de vous qui me dérangez sans cesse pour des broutilles. Déjà dérangée, jamais rangée, j'ai des rangées d'idées à concrétiser. J'ai du travail. Je dois créer quelque chose à partir de rien.

Vous me polluez mon rien. Partez, j'ai besoin d'être seule et tranquille. Je n'ai pas à me justifier. Je ne réponds plus de rien. Je ne réponds plus. Je ne. Je. Je. Ainsi le rêve commençait. Par un grand panneau accroché à un portail. Le portail de ma maison. Il est tout rouillé et il ne ferme pas bien aussi ai-je mis une chaîne et un cadenas. Je l'ai fermé de l'intérieur après avoir fixé la pancarte à l'extérieur. Je traverse le jardin pour revenir à la maison. C'est une vieille maison qui ressemble à celle de mes grands-parents quand j'étais enfant. Une maison en pierre meunière et des pots avec des petites plantes ressemblant à artichauts mais ce n'est pas dans la même ville et il n'y a pas d'escalier dans ma maison. Plus je m'en approche, plus elle me paraît délabrée et décrépie. J'entre dans ma maison et là tout change. C'est une pièce très confortable et douillette. Il y a un bon feu qui crêpite dans une immense cheminée devant laquelle trônent deux fauteuils et un canapé rouges. Sur une grande table en bois, il y a une soupière qui fume et je me dis qu'il ne va pas falloir tarder à mettre le couvert. Je traverse la salle et me retrouve dans une pièce plus petite qui a deux fenêtres grandes ouvertes. Devant l'une d'elles, il y a un bureau recouvert de manuscrits anciens recouverts à l'encre bleue d'une écriture minuscule et penchée à droite. J'en attrape un mais ne parviens pas à déchiffrer ce qui est écrit.

Par la fenêtre, j'aperçois un jardin à l'abandon, envahi par les mauvaises herbes. J'entends une rivière au loin. Je regarde le pommier couvert de fruits bien mûrs et me décide à en cueillir quelques-uns pour faire une tarte. Je passe par la fenêtre. C'est alors que j'entends une porte claquer et des talons sur carrelage. Quelqu'un vient et ce n'est pas bon pour moi. Sans me retourner, je cours dans

le jardin en priant qu'il n'y ait pas de serpent.

Hors de danger, j'arrive à un ruisseau, qui court sur les galets. J'enlève mes sandales, plonge mes pieds dans l'eau pure et transparente. Mes pieds d'abord saisis par le froid se recroquevillent puis avancent sans peine dans le lit de la rivière, peu profonde à cet endroit. Tant que je marche dans le filet d'eau claire, rien ne peut m'arriver. Je continue mais le ruisseau est devenu plus large et plus profond, l'eau m'arrive à mi-cuisse, je remonte le bas ma robe pour être moins gênée. Le paysage sur les rives, d'une beauté et d'une richesse extraordinaires, change constamment. Je ne peux plus marcher dans la rivière. Je nage jusqu'à la rive et j'enlève complètement ma robe, je me demande comment je vais faire pour la porter sans la mouiller. C'est alors qu'arrive Omer, la langue pendante, heureux de me retrouver. Mon vieux labrador a profité de sa mort pour redevenir fringant et il a un peu du loup dans les yeux. Il me fait la fête, prend ma robe dans sa gueule et commence à nager dans la rivière. Je le suis, heureuse et confiante. Nous nageons longtemps, le ciel noircit. Un orage se prépare. J'aperçois des hommes vêtus de cuir, bottés et armés qui viennent vers nous sur l'une des rives. Omer se dirige vers l'autre rive : je remets ma robe sur le dos. Je refuse de me réveiller : non seulement ça devient intéressant mais je sais qu'il faut que j'affronte cette partie-là de mon rêve. Mais dès que je me formule cette pensée, je ne peux m'empêcher d'ouvrir un œil. Un autre chien, bien vivant celui-là, est couché sur mon lit et me voyant éveillée me salue d'une grande langue mouillée au visage avant de s'agiter dans tous les sens pour aller en promenade. Je me lève car j'ai très soif.

J - 1 (demain, je passe à l'acte)

C'est le dernier billet publié ici. Je dois chercher dans la rivière mes enfants morts aux doigts palmés. Plus de fil blanc pour réparer cet accroc à ma robe. Tant pis. Ma robe est encore assez belle pour faire ce que j'ai à faire. N'ayez pas peur, les enfants, quand vous me voyez passer, je ne vous veux aucun mal. En revanche, préoccupez-vous plutôt de l'eau qui coule encore. Quand la rivière prendra feu, il sera trop tard.

J'ai épuisé presque toutes mes ressources, mais je lutte encore. Il en faut du courage pour vivre chaque nouveau jour un jour de plus, chaque nouvelle nuit une blanche fatigue de plus. Ce n'est pas le sommeil qui me manque le plus mais mes rêves. Ce sont nos rêves de nuit qui nous portent le jour. Sans rêve, comment supporter l'absence de réalité de la vie parfois ? Continue à avancer me dis-je chaque jour, pas pour toi mais pour eux, pour ceux qui rêvent encore.

Vous me prenez pour un fantôme avec ma robe hallucinée et mon regard blanc, et ce n'est pas plus mal. Vous trouvez mes paroles sibyllines ou hermétiques mais je ne suis ni Hermès ni une sibylle. C'est ma manière à moi de dire les choses à mes bien-aimés-bien-entendants - que les sourds entretiennent les malentendus, je m'en fiche éperdument, qu'ils répandent leurs calomnies sur moi avec leur langue chargée de mauvaiseté si ça les amuse - pour qu'ils ne soient pas submergés par la tristesse. Je dis *ils* pour *vous*, vous seuls qui me lirez, ne pleurez pas pour rien. Gardez vos précieuses larmes dans de jolies fioles et allez les verser dans la rivière. Trop polluée, elle risque de mourir sinon. J'ai fait de mon mieux pour la nettoyer. J'ai enlevé tous

les détritus accumulés sur les rives et j'ai fait de mon mieux dans l'eau avec une épuisette pour les déchets à l'intérieur. Aidez-moi à laver la rivière. Et avec elle tous les poissons et tous les rêves et toutes les légendes et toute l'humanité. Vous croyez que je délire ? Que je me noie dans un torrent de mots tumultueux ? Me suis-je trompée ? Je le souhaite, je le souhaite... en attendant, j'ai assez perdu de temps, je me mets en chemin.

ÉPILOGUE

Oaxaca, le 12/11/2013

Chère, ma très chère et précieuse Agathe,
C'est fini et maintenant je peux t'écrire. Je ne suis pas encore guérie mais je suis sur la bonne voie. Je t'ai vue me chercher dans la cabane près de l'Aiguebrun (non, je n'ai pas pris des champignons ou substances hallucinogènes mais mon champ de conscience s'est considérablement agrandi, je te raconte après) et j'ai vu le mal que je t'ai causé. Quand je suis partie je ne pouvais pas le voir. Rien n'était réel. J'avais des larmes plein les yeux qui faisaient un effet de loupe mais au lieu de grossir la réalité, elles la déformaient. Je ne pouvais ni vous voir, ni entendre vos appels à toi et Jules. Je ne voyais et n'entendais que mes pleurs. J'étais devenue *la llorona* et polluais la rivière de mes larmes. Impossible de retrouver l'âme des mes enfants morts. Mes enfants morts, c'étaient mes rêves de transmettre aux élèves le goût de la langue, de l'écriture, de la lecture. De partager avec eux des histoires qui nous fassent grandir et nous élèvent. De sauver les mal-partis, les laissés-pour-compte, les mauvaises graines ou les mauvaises herbes. Le syndrome du sauveur on l'a tous eu, pas vrai ? Et pendant douze ans j'y ai cru à chaque rentrée d'une nouvelle année scolaire. Sans me rendre compte que j'étais malade, malade parce que le corps-machine dans lequel j'étais entrée, était lui-même malade. D'une maladie de l'âme, difficile à soigner. D'autant plus que l'institution ne se sait pas malade. Elle survit dans le déni, et traite de malades ceux qui tentent d'insuffler un peu d'air dans son système. Avec perversité, elle manipule son personnel, en le culpabilisant et

l'infantilisant. À l'inverse, l'enfant est intouchable. Les élèves l'apprennent très vite en même temps que toutes les limites de ceux qui sont supposés les leur enseigner. Mon constat n'est pas nouveau mais j'étais tellement dedans, que je ne voyais rien. Je me débattais pour survivre dans ce marais infesté d'alligators, de plus en plus fatiguée. Épuisée, les vacances arrivaient à point nommé pour me redonner des forces. Je repartais à l'assaut avec de nouvelles forces. Un nouveau cycle de sept à huit semaines de lutte contre la maladie, la mienne et celle qui gangrène toute la machine, puis rémission. Et ainsi de suite jusqu'aux grandes vacances où après avoir recouvré ses forces, il s'agit de panser les blessures, de les laisser cicatriser, et si possible d'oublier pour pouvoir recommencer à la nouvelle rentrée. Au fur et à mesure que les années passent, on est tellement affaibli, usé par ce système qu'on finit par n'être plus qu'un des rouages rouillés de la machine. On ne souffre plus, on ne pense plus, on fonctionne tant bien que mal (et plutôt mal). On porte des masques plus ou moins effrayants plus ou moins beaux, rarement souriants. Désolée de t'infliger ce long développement sur l'éducation nationale avec des métaphores rebattues, mais c'est que je ne suis pas encore complètement sortie d'affaire. Je n'ai aucune solution à proposer. Il faudrait qu'un jour l'éducation nationale admette qu'elle est malade avant de réfléchir aux soins possibles. Un jour, je n'ai plus pu. Je ne pouvais plus y aller. Je n'avais plus de courage, de cœur à l'ouvrage. J'ai réalisé que j'étais très malade. Je suis partie, j'ai disparu. *Évanouie dans la nature.* L'évanouissement comme perte de conscience, la nature comme réveil de la conscience. Il a fallu les deux et dans cet ordre.

Quand je me suis arrêtée un peu après Cavaillon, je n'avais rien décidé. J'avais juste besoin de marcher. J'ai marché pour ne plus penser à la séance catastrophique d'écriture. En fait l'atelier en lui-même s'était bien passé. J'avais eu l'impression que les élèves étaient à l'écoute des uns et des autres, de leurs textes lus à haute voix. Je leur avais proposé d'écrire sur le silence après avoir lu un texte d'Eri De Luca « Primeur », une très belle nouvelle du recueil *En haut à gauche*. En sortant du lycée, deux des élèves de l'atelier, m'ont apostrophée. Ils voulaient me remercier de leur avoir épargné une journée de cours indigestes (ce ne sont pas exactement les termes qu'ils ont employés) et qu'ils avaient bien rigolé avec mon atelier. Qu'ils auraient bien voulu être *les guerriers, alpinistes, poètes* mais surtout les guerriers qui tirent sur des hommes qui skient, des hommes sans défense. Ils n'étaient pas du tout venus pour écrire mais pour éviter d'aller à leurs cours ! Pour eux, l'écriture d'invention et la littérature, ce serait définitivement terminé l'an prochain, en terminale et ils ne s'en plaindraient pas ! Il y aurait encore la philo mais bon... Pire ! Il n'y avait aucun volontaire pour cet atelier prévu depuis l'année dernière et les profs qui l'avaient organisé avaient été obligés d'appâter un minimum d'élèves en leur faisant sauter deux ou trois cours ! J'ai ri avec les adolescents que je ne reverrais probablement plus mais intérieurement quelque chose s'est déchiré. Ainsi même ma nouvelle notoriété de romancière et les ateliers d'écriture qu'elle ouvrait n'étaient qu'illusions et mensonges. Ainsi, je n'avais même plus ça comme bouffée d'oxygène. Je retournerais au collège assurer ma subsistance en attendant de revivre un peu aux

prochaines vacances. Avec un peu de chance, je récupérerais assez d'énergie pour écrire un nouveau roman pendant l'été - un roman bâclé qui ne me satisferait qu'à moitié et néanmoins qui puiserait dans mes dernières forces - et retour au collège à la rentrée parce qu'avec le peu de points que j'avais, peu de chances d'être mutée au lycée... Toutes ces réflexions se mêlaient au ressentiment et à l'impuissance pendant le trajet en voiture entre Orange et Cavaillon. Je mis en marche les essuie-glaces avant de me rendre compte que c'étaient mes larmes qui restreignaient la visibilité sur la route. Ne voyant plus rien, je me suis arrêtée pour marcher. Pour me calmer. Pour ne plus penser à rien.

Pour m'oublier, moi et mes petits tracas. J'ai marché longtemps. Je suis arrivée à un village à la tombée de la nuit. Un restaurant. Un repas vite avalé sans faim. J'ai repris la marche, quand les mauvaises pensées (ma pauvre fille, tu n'auras même pas vécu, ta vie ne vaut rien, supprime-la, arrache-la comme une mauvaise herbe dans un jardin abandonné) les questions sans réponse (à quoi ça sert de continuer ?) sont revenues. Je l'avoue, je ne pensais même plus à Jules, ni à toi... Je marchais. Toute la nuit. Je me grisais de l'énergie que je ne savais pas posséder encore. J'avais mal partout, muscles des jambes et articulations, je commençais à avoir froid. Je me suis arrêtée près de Bonnieux je crois où j'ai dormi dans une espèce de grange emplie de lavande. Le matin au moins je sentais bon. Petit déjeuner à Bonnieux. En lisant le journal, j'ai vu qu'on ne parlait pas de ma disparition. Malgré mes courbatures et ma fatigue, je n'avais qu'un but : la cabane près de l'Aiguebrun. J'ai acheté un sac à dos, de l'eau des fruits,

du fromage et une carte de la région : il y avait encore une dizaine de kilomètres à faire à pieds. Arrivée là-bas, à ma cabane, en début d'après-midi, j'ai mangé (en rageant d'avoir oublié d'acheter du pain) et j'ai dormi. Longtemps. J'ai rêvé d'une indienne mexicaine, *la que sabe*, qui faisait brûler des herbes pour produire une fumée épaisse qui montait jusqu'à la lune. L'indienne me tend une galette de maïs mais au moment où je me lève pour la saisir, elle s'éloigne et la fumée est si dense que je ne vois plus rien. Réveillée, j'ai de nouveau pleuré. J'ai trempé mes pieds dans la rivière comme tu l'as fait il y a quelques jours. J'ai écrit une lettre et je suis partie. Je savais qu'il fallait encore prendre plus de distance et de recul. Le rêve était clair : il fallait que je trouve *la que sabe* au Mexique. Elle seule saurait comment me nourrir et combler le vide en moi. Après ce ne sont que des problèmes d'intendance. Je me suis remise en marche, j'ai fait du stop pour aller voir Qui-tu-sais (mon amant de poche comme tu l'appelles) qui ne sait rien me refuser. Il m'a dit que j'étais folle que tout le monde était mort d'inquiétude au sujet de ma disparition. J'ai dit oui, qu'il avait raison et que c'était pour retrouver raison qu'il me fallait partir. Il m'a encore sermonnée et enfin prêté de l'argent liquide pour le voyage à condition que j'avertisse Jules. Je lui ai promis que je le ferais mais pas avant une quinzaine de jours, et lui ai fait promettre de ne rien dire. Il n'était toujours pas tranquille : c'est alors que j'ai eu cette idée de blog « L'immolée-du-silence » ; je lui ai assuré de publier un billet par jour et qu'au bout de quinze jours je passerais à l'acte. Quel acte ? m'a-t-il encore demandé. De révéler ce qu'il m'était arrivé, ai-je répondu. À ce moment-là, je t'avoue, je crois que je ne mentais pas vraiment mais je ne savais pas vraiment ce

que je disais.

J'avais besoin de tout ça, la disparition, toute cette mise en scène, pour me sentir un peu exister, pour donner un peu de réalité aux choses. Il me fallait du spectaculaire et du sensationnel au point où j'en étais. Qui-tu-sais a compris et m'a laissée partir.

Arrivée à Mexico, j'ai failli repartir à cause du bruit. Bien sûr je suis restée. J'ai trouvé un hôtel convenable et pas trop luxueux où j'ai pu me connecter. J'ai créé le blog « L'immolée-du-silence » et j'ai écrit les premiers articles. J'ai pu dormir. Puis j'ai erré dans la ville sans but. J'ai pensé à toi et ton amour de la peinture de Frida Khalo ou plutôt de la femme courageuse et amoureuse qu'elle était, aussi suis-je allée à la Casa Azul, dans le quartier. Le patio où elle aimait tant se reposer et peindre est charmant. J'ai vu l'un des corsets qu'elle a peints, j'ai vu son calvaire... mais plus que la douleur, on sent sur les murs, dans ses peintures, ses vêtements, une volonté de vivre, d'aimer son don juan de Diego - je la soupçonne d'être tombée dans les bras de Trotsky juste pour lui faire savoir qu'elle n'était pas en reste - qui force le respect. Une raison de plus pour me détester d'y être allée sans toi ? Promis, Agathe, nous y reviendrons ensemble.

De retour à l'hôtel, j'ai demandé qu'on me réserve pour le lendemain un billet de bus pour Oaxaca. Dans ma chambre, j'ai rédigé les articles que j'ai programmés pour une mise en ligne les jours suivants, ça m'a pris presque toute la nuit. Et j'ai dormi sans rêves. En France, je m'étais renseignée auprès d'une association « La Celestina » qui vient en aide aux enfants des rues. J'ai fait quelques dons en argent. Mais ça ne suffit pas. Ça

fait longtemps que j'y pense : trouver une manière de me rendre utile en même temps que m'aider moi. Je t'en avais parlé. C'est la première fois dans notre longue amitié que tu me désapprouvais. Enfin, je l'ai ressenti comme ça. C'est un peu pour ça aussi que je ne t'ai rien dit... « L'immolée-du-silence » t'a peut-être fait sentir la prof en miettes que je suis devenue, (je ne doute pas que Juju t'en a parlé) et j'avais besoin de faire seule ce chemin. Pour vérifier si je pouvais encore me nourrir de mes propres miettes.

Mais revenons à Oaxaca. J'y suis arrivée le lendemain bringuebalée par un bus de première classe.

À la *Casa de los hijos et hijas de la luna*, « la maison des fils et des filles de la lune » appelés ainsi parce que ce sont des enfants orphelins ou abandonnés qui errent la nuit à la recherche de nourriture ou de drogue, j'ai rencontré Lupe celle qui les a recueillis dans sa maison. C'est une femme d'une grande vitalité, une Indienne - difficile de lui donner un âge car elle a encore beaucoup de cheveux noirs - qui m'a reçue, un bébé dans les bras et une grosse cuillère dans l'autre. C'est à peine si elle a écouté ce que je lui disais (dans mon espagnol plus qu'approximatif) : elle m'a tendu le bébé en pleurs et en cris avant de disparaître. Je me suis mise à le berger maladroitement. Des enfants de tous âges, me dévisageaient. Celle qui semblait le plus âgée, une fillette d'une dizaine d'années, m'a désigné un siège. Le bébé n'était toujours pas calmé quand Lupe est revenue avec un verre d'eau. J'ai bu le verre et je me suis remise à parler tandis que le bébé hurlait de plus en plus fort. Ça a été plus fort que moi : je n'ai pas pu retenir mes larmes. Elle a alors disparu de nouveau, est revenue avec un biberon, m'a pris le bébé

des bras. Le bébé s'est jeté sur la tétine et je continuais de pleurer, me sentant aussi ridicule qu'inutile. Je ne pouvais plus m'arrêter. Elle m'a alors parlé sans détours.

Elle n'avait pas besoin d'un énième enfant à protéger. Au contraire, pour les fils et filles de la lune, il lui fallait des bras qui bercent, des mains qui font la cuisine, des voix qui chantent ou qui content, des personnes qui savent se prendre en mains, en bras en voix pas des enfants déguisés en adultes qui ne savent pas quoi faire de leurs doigts. J'ai compris le message et suis rentrée piteusement à mon hôtel.

Elle avait raison. J'avais l'intention de dormir à la Casa, mais je n'en avais pas le courage pour l'instant. Tous les jours je suis revenue et petit à petit j'ai pu apporter mon aide à Lupe et aux enfants de la lune. Oh, avec des petites choses, je vais chercher l'eau, je joue avec eux, je les écoute. J'apprends plus d'eux qu'ils n'apprennent de moi. J'apprends à cuisiner (oui, tu as bien lu, Agathe, tu verras ce que tu verras) et j'améliore mon espagnol. Je ne voulais pas leur enseigner le français, mais ce sont les plus grands qui m'ont demandé, alors j'ai cédé.

Voilà, Agathe, je te devais cette longue lettre. Je vais déjà mieux et je me reconstruis petit à petit. Je sais qu'il y a encore une femme intacte dans la prof en miettes. Demain, je pars sur l'isthme de Tehuantepec, à la frontière du Chiapas, dans un village : Lupe m'a parlé d'une *curandera* une conteuse-guérisseuse qui pourrait bien m'aider. Je n'attends rien d'elle, je ne sais pas ce qu'il se passera, mais je repense à ce rêve avec la fumée et la lune et je sens qu'il faut que j'y aille. J'ai besoin de

suivre mon instinct. On verra bien même si j'ai quelques craintes... (ne t'inquiète pas je n'avalerai rien de toxique). J'ai déjà beaucoup moins peur qu'en France.

Dernière nouvelle et non des moindres : Juju est arrivé jusqu'ici : je ne sais comment il a fait, mais il l'a fait. Je l'ai longuement serré dans mes bras, encore une fois incapable d'arrêter le flot de mes larmes mais lui aussi pleurait. Ensuite cela fut beaucoup moins tendre. Je me suis fait copieusement tancée pour mon inconscience et mon infantilisme. J'ai reconnu mon irresponsabilité et j'ai essayé de lui faire comprendre que c'était justement pour ça que j'étais ici ; que j'avais eu besoin de disparaître, de mourir à moi-même et vis-à-vis de vous, pour mieux renaître. Il s'est encore fâché en disant que c'était du blabla plus ou moins mystique et qu'il n'était venu que pour revenir avec moi. Bref, j'ai eu toutes les peines du monde à le convaincre de me laisser seule encore quelques temps ici, et qu'il rentre sans moi, mais j'ai réussi. Il repart en France demain. Je lui ai demandé qu'il envoie ma lettre de démission. C'est la seule certitude : jamais plus je n'enseignerai là bas. Tu vois, je dis déjà là bas.

Rentrez sans moi, je rentre en moi pour me recréer. Enfin, je passe à l'acte : je pars à ma rencontre...

Je t'embrasse tendrement

Claude

